Collection de la Bibliothèque des Exercices de saint Ignace

ETUDES ET DOCUMENTS — *N° 21*

paraissant tous les deux mois — Mai 1909

Une Zélatrice des retraites

Maria-Antonia de San José de la Paz

(1730-1799)

par J.-B. COUDERC

ALMA COLLEGE LIBRARY Alma, California

RÉDACTION

BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES

3, rue des Augustins,

ENGHIEN (BELGIQUE)

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE P. LETHIELLEUX

10, rue Cassette,

PARIS (6e ARRt)

AVIS

Monsieur P. LETHIELLEUX, libraire-éditeur à Paris, rue Cassette, 10, prenant désormais à sa charge l'administration de notre Collection périodique, nos abonnés sont priés de lui adresser le montant de leur abonnement pour l'année 1909.

Ceux de nos abonnés qui ont déjà effectué le paiement de l'année 1909 et d'années suivantes, peuvent compter sur nous pour transmettre à Monsieur Lethielleux ce qu'ils ont versé.

Jusqu'à nouvel ordre, la BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES fera le recouvrement des abonnements, par quittance postale, auprès des abonnés de Belgique. Cette quittance postale leur sera envoyée **dans les premiers jours de juin.**

Les abonnés de France et d'autres pays voudront bien s'adresser directement à Monsieur l'Administrateur, qui est chargé des recouvrements. Toutefois, au cas où le versement serait opéré *spontanément* entre leurs mains, les rédacteurs prêteraient volontiers leur entremise.

L'inscription des nouveaux abonnements est reçue tant à la BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES que chez M. l'Administrateur.

Par suite du changement intervenu, le prix de l'abonnement a été fixé pour la **France** et la **Belgique** à 3 fr. 50 c. Il reste à 4 fr. pour les autres pays de l'*Union postale.*

Néanmoins nos *anciens* abonnés de **Belgique** n'auront encore à payer pour l'année courante 1909 que 3 fr. 25 c.

Maria-Antonia de San-José

Collection de la Bibliothèque des Exercices de St Ignace

N° 21. Jean-Baptiste COUDERC.

Une Zélatrice des retraites

Maria-Antonia de San José de la Paz

(1730-1799)

ALMA COLLEGE LIBRARY Alma, California

PRÉFACE

Voici une *servante de Dieu,* qui sera probablement placée un jour sur les autels et dont la vie étonnante fait admirer une fois de plus les ressources infiniment variées du divin Auteur de toute sainteté. On dit qu'il n'y a pas deux feuilles d'arbre ni deux étoiles du ciel qui se ressemblent; des élus de Dieu la même chose peut se dire : les vertus diversement nuancées, les dons multiformes de la grâce, les mille inventions de la mortification ou du zèle créent à chaque saint une physionomie nouvelle et particulière.

Maria-Antonia de la Paz, ou plutôt de San José, pour lui donner le nom qu'elle préféra, brillera éternellement au firmament de la sainte Église comme la zélatrice incomparable et, si Dieu le veut, comme la patronne des Retraites.

Cette persuasion nous engage à l'offrir en exemple aux âmes généreuses qui se dévouent pour le recrutement des retraites et pour l'entretien des maisons de pieuse solitude. Elles trouveront dans la vierge américaine un éclatant modèle. Et s'il n'est pas possible d'augmenter leur estime pour une œuvre que recommandent assez les éloges du Souverain Pontife et des Evêques, l'expérience du bien réalisé et la haine des impies, la vue des vertus pratiquées et des mérites amassés, au service des retraites, par Maria-Antonia ne leur sera pas du moins sans utilité ni douceur.

Decreto notissimo Urbani VIII me plane subjicio.

J.-B. COUDERC.

Documents et ouvrages consultés.

Pour nous aider à composer la vie de Maria-Antonia de San José, la Bibliothèque des Exercices nous a fourni les documents et ouvrages qui suivent :

1. Copie d'une relation manuscrite d'Ambrosio Funès, témoin oculaire, sur les actes de Doña Maria-Antonia de San José (Traduction française).

2. Plusieurs lettres de Maria-Antonia, publiées dans la collection anglaise *Letters and Notices,* March 1872, et leur traduction inédite en français.

3. L'*Etendard de la femme forte de nos jours,* sl. 8°, 1791. — A la demande du P. Watrigant, cet opuscule a été reproduit en 1886 par une imprimerie privée de Boulogne-sur-Mer. Cette édition est peu soignée, mais elle a servi de base à une traduction espagnole fort bien éditée : *El Estandarte de la mujer fuerte en nuestros dias.* Vertido del francés por H. Martel. Buenos Aires, Imp. de Biedma, 1899.

4. *Exposition simple d'un établissement de piété.* Avignon, 1851. — L'auteur est le Vén. Receveur, fondateur de la Congrégation de la Retraite chrétienne, à l'époque

de la Révolution française. La première édition est de 1793, la 2e de 1796, la 3e de 1797. Il y eut une traduction allemande à la date de 1798, et une traduction italienne imprimée à Trieste en 1799. Ce livre ne contient que peu de chose sur Maria-Antonia. Voir p. 205 de l'édition de 1851.

5. *Oracion funebre* pronunciada por el R. P. Fr. Julian Perdiel (Prior del convento de Predicadores de Buenos Aires) el dia 12 de julio de 1799 en las solemnes exéquias que se celebraron el la iglesia de Santo Domingo por el alma de la señora Beata Da. Maria Antonia de la Paz. Buenos Aires, Imp. « San Martin », 1906. — Ce discours avait déjà été imprimé en 1863 et en 1881. L'édition de 1906 comprend aussi un résumé de la vie de Doña Maria, la copie de son testament, etc.

6. Un portrait de Maria-Antonia avec l'indication suivante : Le Docteur Nicolas Calvo, curé de la Concepcion à Guandacol, province de La Rioja, fut exilé par décret royal de juillet 1812, pour avoir pris part à la conspiration d'Alzaca. Son exil fut cause de la perte de tous les papiers de la Fondatrice dont il avait le dépôt.

7. Le P. Caballero dans sa *Gloria posthuma Soc. Jesu* (Romæ, 1814, p. 43), a une page sur « Maria Antonia a S. Josepho ».

8. Le P. Charles Clair publia en 1895 dans le *Bulletin de l'Œuvre des Campagnes* (nos de mars et de juin), sous le titre *Une femme missionnaire,* un article sur Maria-Antonia, qui a été reproduit, en juillet 1905, dans le *Messager du Cœur de Jésus.*

9. Jusqu'à présent l'ouvrage le plus complet est celui de Fray Pacifico Otero (O. F. M.) : *Sor Maria. Vida de la Fundadora de la Casa de Ejercicios*. Buenos Aires, Casa de San Antonio (1902).

10. Dans *El Extranamiento de los Jesuitas del Rio de la Plata...* (Madrid, Suárez, 1908), le P. Pablo Hernández S. J. consacre un chapitre à *Dona Maria Antonia de la Paz y los Ejercicios de San Ignacio*. Voir pp. 293-302.

11. Une description par Muérdago de la Maison d'Exercices de Buenos Aires : *La Casa de Ejercicios*, etc., etc.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/collection-bibliotheque-des-exercices-st-ignace_1909-05_21

I.

Naissance et premières années de Maria-Antonia.

Maria-Antonia de la Paz y Figueroa naquit, en 1730, d'une noble et chrétienne famille, à Santiago del Estero, une des villes principales de la province de Tucuman, au nord-ouest de la République Argentine.

Cette ville, bâtie en 1553, sur les bords du *Rio Dulce*, devint bientôt la capitale de la province de Tucuman, et fut, de 1570 à 1690, le siège d'un évêché. A cette époque, l'église cathédrale étant devenue la proie des flammes, l'évêché fut transféré à Cordoba (Cordoue), dans la même province.

Maria-Antonia se fit admirer dès sa jeunesse par sa grâce modeste, le charme virginal de ses traits, la vivacité de son intelligence, la richesse de sa mémoire qui retenait surtout avec une facilité prodigieuse les choses de la Religion.

On lui fit les propositions de mariage les plus honorables; mais elle renonça généreusement à toutes les espérances mondaines. A ses yeux, tout ce que le monde pouvait lui offrir n'était digne que de mépris.

Aussi se réfugia-t-elle de bonne heure dans une pieuse communauté qui, sans être assujétie aux prescriptions ordinaires de la vie religieuse, suivait cependant, sous le patronage de saint Ignace et la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, certaines règles ou usages qui permettaient de la regarder comme une sorte de tiers-ordre.

En y entrant, l'humble jeune fille demanda que son nom de famille fût oublié et qu'on l'appelât désormais Maria-Antonia de San José (Marie-Antoinette de Saint Joseph).

Lorsque les portes de la sainte maison s'ouvrirent devant elle, Maria-Antonia put dire comme autrefois saint Louis de Gonzague : C'est ici le lieu de mon repos pour toujours... Et pendant près de vingt ans, elle vécut en effet dans une solitude recueillie, savourant à loisir les saintes et mâles joies du renoncement au monde, d'une vie pieuse, pénitente, laborieuse, du sacrifice de sa volonté propre, de la soumission de jour en jour plus parfaite au bon plaisir de Dieu. C'est ici, pensait-elle, mon paradis de l'exil, austère et méritoire, d'où je ne sortirai que pour aller jouir de mon Dieu dans le paradis de délices.

Mais, quoique rien d'extraordinaire ne le fît prévoir, Dieu avait d'admirables desseins sur elle, et son séjour dans cette maison silencieuse et solitaire ne devait être qu'une préparation à une vie prodigieusement mouvementée. Sous le voile de l'humble oblate, Dieu façonnait une *femme-apôtre*.

Commencée vers 1745, cette vie calme et retirée prit fin à la suite d'une catastrophe inattendue pour Maria-Antonia et ses sœurs, la suppression de la Compagnie de Jésus. Les Pères Jésuites avaient à Santiago même une maison florissante, d'où ils faisaient rayonner sur tous les points du Tucuman la lumière du bon exemple et de l'apostolat sous toutes ses formes.

« La persécution qui s'acharnait en Europe contre la Compagnie de Jésus la poursuivit jusqu'au delà des mers, et le roi d'Espagne chassa brutalement de tous ses États d'Amérique les vaillants missionnaires auxquels il devait autant de fidèles sujets qu'ils avaient baptisé

de chrétiens. Ce fut un désastre; les missions les plus prospères furent ruinées; les naturels du pays, arrachés à la vie sauvage, y retournèrent en foule; les Européens eux-mêmes oublièrent les principes les plus essentiels du christianisme, et la foi s'affaiblit à mesure que se pervertissaient les mœurs (1) ».

Tous les amis de la Religion gémirent à la vue de si lamentables ruines et se demandèrent par quelle invention de sa providence Dieu pourrait en empêcher les conséquences désastreuses.

Nul n'éprouva des regrets plus angoissants que notre pieuse solitaire. Pendant trois ans, sa douleur devint chaque jour plus poignante et aviva son désir de combattre le fléau de l'ignorance et du relâchement, qui ravageait ces belles moissons d'âmes.

Vague d'abord et indéfinie, comme le désir d'un malade en quête d'un remède pour réparer ses forces, la pensée d'Antonia se dessina plus nettement avec le temps, la réflexion et la prière. Quel est, se demanda-t-elle, le moyen de conversion et de renouvellement spirituel que les Pères employaient avec le plus de succès et dont la privation favorise le plus la perte des âmes ? — Les retraites, ces belles retraites, inspirées par saint Ignace, ou plutôt par Dieu même, d'où Espagnols et Indiens, riches et pauvres, maîtres et esclaves, prêtres et fidèles, sortaient transformés en hommes nouveaux.

Les retraites parurent donc à Maria-Antonia comme le remède providentiel des maux qui désolaient sa patrie.

Mais ces retraites dont les fils de saint Ignace étaient à peu près les seuls organisateurs, qui les diri-

(1) P. Ch. Clair. Voir *Messager du Cœur de Jésus*, juillet 1905, p. 400.

gera, qui les prêchera en leur absence ? A cette question capitale, le Ciel seul pouvait donner une réponse. Pour l'obtenir, Maria-Antonia redoubla ses prières et ses austérités. Et au bout de trois ans, poussée par un mouvement intérieur auquel il ne lui fut pas possible de résister, elle résolut de se dévouer elle-même à la résurrection de cette œuvre des retraites dont l'interruption, cause d'un relâchement lamentable, lui avait coûté tant de larmes.

Son confesseur et l'évêque du diocèse approuvèrent pleinement son projet, et, après quelques hésitations, l'autorité civile elle-même ne lui refusa pas son concours.

Ces approbations ne sont pas le fait le moins étonnant de cette histoire; car, à cette époque, tout ce qui obéissait au roi d'Espagne, évêques et gouverneurs, devait épouser son ressentiment contre la Compagnie de Jésus, ses œuvres et sa mémoire. Et cependant Maria-Antonia de San José qui, par ses projets de retraites et par sa dévotion, publiquement professée, à saint Ignace, comme par ses paroles et par toute sa vie, ranimait le souvenir de l'Ordre proscrit, trouva bon accueil auprès des représentants de Charles III.

Ces succès méritent d'être racontés plus en détail.

II.

L'Apôtre des retraites.

Après un premier et très encourageant essai à Santiago del Estero, après un autre essai non moins fructueux dans la ville de Jujui, Maria-Antonia obtint de D. Manuel Mocoso y Peralta, évêque du Tucuman, une lettre qui l'autorisait à organiser des retraites fermées et à demander pour cela des aumônes. Le prélat recommandait cette œuvre à tout son clergé, et accordait libéralement des indulgences et tout pouvoir pour établir des maisons de retraite, choisir, parmi les prêtres approuvés, des prédicateurs et des confesseurs, faire célébrer la sainte messe dans un local convenable, transformé même provisoirement en chapelle.

Ce document porte la date du 11 septembre 1773. Il est donc contemporain du Bref de Clément XIV, qui supprimait la Compagnie de Jésus, expulsée déjà depuis neuf ans de toutes les possessions espagnoles. Maria-Antonia avait quarante-trois ans.

Encouragée par ses premiers succès et par la protection si bienveillante de son évêque, elle se dévoua à son entreprise avec un zèle admirable.

On vit alors, non sans un étonnement bien compréhensible, même dans ces pays de simplicité et de foi, une femme, noble et belle, qu'aucune préoccupation mondaine n'arrêtait dans les ardeurs naïves de son zèle apostolique, jeter sur sa robe noire un manteau de jésuite, souvenir de je ne sais quel religieux proscrit, s'armer d'une sorte de bâton pastoral sur-

monté d'une croix, et entreprendre vaillamment la vie errante, pénible, crucifiante d'une infatigable organisatrice de retraites fermées.

Il lui en coûta bien des démarches parfois inutiles, parfois humiliantes; il lui en coûta bien des fatigues, car elle voulut presque toujours faire ses interminables voyages pieds nus; mais son ardeur la soutint durant de longues années, puisque son apostolat des retraites, commencé vers 1773, ne prit fin qu'avec sa vie, en 1799, et dura donc plus d'un quart de siècle.

A Santiago del Estero, et plus tard à Silipica, Soconcho, Salabina, Catamarca, La Rioja, Tucuman, Salta, Jujui, Cordoba, et en d'autres endroits où son zèle la conduisit, Maria-Antonia se trouva aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes. Il fallait avant tout s'assurer le consentement bienveillant du clergé et des autorités civiles. Il fallait encore chercher et trouver un local propre à servir d'abri à un nombre fort élevé de retraitants ou de retraitantes : leur nombre en effet fut bien rarement inférieur à cent et dépassa souvent les deux cents. Il fallait enfin trouver pour tant de personnes un mobilier, bien simple mais suffisant; il fallait trouver des vivres, et des directeurs et des confesseurs.

Or, le résultat dépassa toutes les espérances.

Sous le patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de saint Ignace et de saint Stanislas Kotska, la vaillante Vierge, toujours active et prudente, patiente et inconfusible, commença et poursuivit son œuvre; et durant vingt-six ans, elle fit donner les Exercices de saint Ignace à près de cent mille personnes de toute condition. Et cela sans autres ressources le plus

souvent que celles qui lui étaient fournies spontanément par la charité publique.

La première de ces merveilleuses retraites fut, avons-nous dit, celle de Santiago del Estero. Antonia trouva d'abord une maison, qui lui parut offrir de sérieux avantages pour son œuvre; mais un nombre si élevé de retraitants s'annonça, que cette maison fut jugée insuffisante, et elle obtint la permission de se servir du grand collège que les Jésuites venaient d'abandonner et d'où le mobilier avait été enlevé.

Un curé de la ville, docteur en théologie, et un religieux de Notre-Dame de la Merci, ancien provincial de son Ordre, tous deux d'une vertu reconnue, zélés et prudents, furent ses premiers prédicateurs de retraite. Tandis qu'ils travaillaient, en suivant le mieux possible le plan des Exercices, à instruire et à émouvoir les âmes, Maria-Antonia s'occupait des soins matériels les plus divers. D'une discrétion parfaite, elle ne coopérait à l'œuvre vitale de la retraite que par sa prière, ses austérités, ses exemples et quelques mots d'encouragement, lorsque l'occasion s'en présentait.

Très attentive à ce que rien ne manquât à ses retraitants, elle se contentait pour elle-même de si peu que son jeûne était en quelque sorte perpétuel. Elle ne mangeait jamais de viande et portait continuellement le cilice. Mais les austérités ne l'empêchaient pas de travailler à la cuisine et ailleurs dans la maison, pendant les retraites d'hommes. Durant les retraites de femmes, elle conversait quelquefois avec les retraitantes et les aidait de tout son pouvoir à profiter des saints Exercices.

De Santiago del Estero, la femme-apôtre s'élança dans la voie qui ouvrait devant elle une vocation,

extraordinaire assurément, mais sûre et déjà visiblement bénie.

Suivons du regard l'apostolique voyageuse : appuyée sur son bâton que surmonte la croix, elle marche ordinairement pieds nus, dans le costume austère que nous avons décrit. Elle est accompagnée d'une ou deux femmes indiennes, quelquefois d'une dame qui a fait d'irrésistibles instances pour être associée à son œuvre. Ceux qui voient passer la petite bande s'arrêtent surpris et demandent ce que veulent ces missionnaires d'un nouveau genre.

Maria-Antonia n'est pas toujours bien accueillie; mais aucune froideur, aucune défiance, aucune persécution même ne la déconcerte. Sa confiance en Dieu la fait triompher de tous les obstacles.

Suivant le nombre plus ou moins grand de personnes qu'elle pouvait décider à prendre part à la retraite, et suivant les besoins des habitants, elle séjournait plus ou moins longtemps dans la localité choisie. Afin de s'en rendre un compte plus exact, elle prenait auparavant l'avis des ecclésiastiques les plus exemplaires, et elle les priait d'exercer leur ministère auprès des retraitants, de leur donner les méditations et les instructions, de les confesser, enfin de ne rien négliger pour le bien de leurs âmes.

Chaque retraite durait au moins huit jours, pendant lesquels aucun des retraitants n'avait à se préoccuper de ses nécessités temporelles; Maria-Antonia à qui la Providence vint toujours en aide, quelquefois même d'une manière miraculeuse, se chargeait de pourvoir à tous les besoins.

Sur l'œuvre de Doña Maria-Antonia nous possédons un document d'une importance capitale et d'un puis-

sant intérêt : c'est une longue lettre écrite, en 1784, aux Jésuites exilés en Italie, par un témoin oculaire, Ambrosio Funès, de Cordoba, ancien élève des Jésuites dans cette ville. L'auteur se déclare « non seulement témoin oculaire depuis longtemps, mais encore confident intime de la femme-apôtre ». S'il n'a pas mis plus d'empressement à parler d'elle à ses anciens maîtres, il a cependant pris soin de noter bien des choses qui la concernent. « Leur simple énumération, affirme-t-il, remplirait bien des pages : ce sont des matériaux qui pourront servir un jour, si Dieu le veut, pour écrire en détail l'histoire de cette vie sainte et de cette admirable entreprise de propager les Exercices spirituels. Et ce récit, mené à bonne fin par une plume habile, procurerait sûrement beaucoup de gloire à Dieu. »

Ambrosio Funès en écrivant sa lettre, ne cache pas qu'il serait heureux de contribuer à la construction d'un monument digne d'un si fécond apostolat, mais, ajoute-t-il, « peut-être ne conviendra-t-il pas de l'élever du vivant d'Antonia. Toujours est-il certain qu'après sa mort, il ne pourra y avoir aucun inconvénient à divulguer ce qui sera une source d'édification pour tous. C'est une œuvre de piété de faire connaître les merveilles de Dieu, telles que les vertus personnelles de cette femme, et surtout son zèle incroyable pour les Exercices de saint Ignace de Loyola...

« Que je vous dise avant tout la haute, universelle et invariable estime, dont elle jouit parmi les personnes les plus éminentes de ces contrées et aussi parmi le peuple. Cela seul, à mon avis, est une preuve convaincante que son esprit est bien celui de Dieu. Une merveilleuse innocence de vie, ornée des plus belles vertus, protégée par une mortification continuelle,

accompagnée d'une humilité sans feinte, c'est ce qu'on a toujours remarqué en elle depuis de longues années et ce qui la fait regarder partout comme une sainte...

» Après l'expulsion de la Compagnie, ce *nouveau monde* commençait à se replonger dans les ténèbres du vice et de l'erreur. Nous étions tous terrifiés, et nous restions pour la plupart dans nos maisons, anéantis, n'osant pas exprimer publiquement nos plaintes, ni même nous entretenir des souffrances des Pères qu'on nous avait ravis. Les amis et les disciples les plus affectionnés de la Compagnie craignaient de se montrer, comme il arriva aux disciples du Sauveur pendant sa Passion.

» C'est pendant le deuil de notre pays que Doña Maria-Antonia s'est revélée à nous, toute remplie de l'esprit de Dieu et de la Compagnie de son divin Fils, et nous a tous invités à revenir à la pénitence et à une vie meilleure au moyen des Exercices spirituels de saint Ignace.

» Figurez-vous quelle émotion devait produire parmi le peuple la vue d'une simple femme, jusque-là inconnue et cachée dans la retraite, sans ressources, sans secours, sans autorité et sans science, dépourvue aux yeux du monde des qualités nécessaires pour réussir dans une pareille entreprise, qui commençait tout d'un coup, avec la voix de Dieu même, à toucher tous les cœurs, à les attirer, par une persuasion irrésistible, des préoccupations fiévreuses de cette vie à la considération sérieuse et salutaire des vérités éternelles. Etonnés de ce que nous voyions et entendions, nous nous sommes écriés : Quelle est cette nouveauté ?

» Quelques-uns se sont d'abord demandé si elle était bien maîtresse d'elle-même; d'autres se sont

permis de la croire exaltée, folle ou pleine de vanité; d'autres encore l'ont traitée d'égarée et de fanatique. Mais quand nous avons vu un missionnaire, le P. Diego del Toro, la seconder en la regardant comme une véritable servante de Dieu, nos préjugés ont commencé à être ébranlés; ils ont été détruits en grande partie le jour où, dans un sermon, le P. del Toro commenta ce texte du prophète Joël : « Et il arrivera, dans les derniers temps, que je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront; je répandrai aussi mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes en ces jours-là, et ils prophétiseront ». Ce passage du sermon du prédicateur fut écouté avec une vive attention; et depuis, nous remarquons avec une conviction croissante les signes de l'Esprit de Dieu en Doña Maria-Antonia : une charité sans bornes, une humilité profonde et un zèle ardent pour le salut de tous. Bientôt il ne nous a plus été possible de résister à la force de ces exhortations qui nous conviaient à faire les Exercices spirituels de saint Ignace, afin de pleurer nos fautes et de revenir à Dieu par une sincère pénitence ».

L'auteur de cette intéressante relation se réjouit, avec tous les amis des anciens missionnaires, de cette résurrection inespérée. On croyait revoir et entendre les Pères eux-mêmes Et, remarque Funès, ce renouveau de vie religieuse, dû aux retraite fermées, ne s'est pas évanoui comme les charmes passagers d'un court printemps, mais il dure depuis douze années entières et ne paraît pas près de prendre fin, puisque son infatigable initiatrice est encore dans la force de l'âge. N'oublions pas en effet que cette relation est de 1784.

Parlant des premières retraites à Santiago del Estero, Ambrosio Funès fait cette réflexion : « Il est

écrit que personne n'est prophète dans son pays; mais cette servante de Dieu, fille de la Compagnie de Jésus, toute pénétrée de l'esprit de sa Mère, a si bien réussi à toucher les cœurs de ses compatriotes, qu'elle est vénérée comme un apôtre »,

Et à propos de ses voyages vers d'autres centres : « Elle allait *sine sacculo, sine pera,* sans bourse et sans provision; tout ce dont elle se servait était pauvre... Elle était riche de confiance en Dieu et fermement persuadée que rien ne lui manquerait pour son œuvre. Elle n'a pas été déçue, car dans tous les longs voyages qu'elle a faits, sans provisions, à travers des pays déserts, comme aussi pendant les retraites qu'elle fit donner en tant de villes ou villages, dans l'ancienne et dans la nouvelle province de Tucuman, les aumônes et autres secours qu'elle a trouvés partout ont été abondants et lui sont parvenus dans des circonstances merveilleuses. Sans prétendre savoir et encore moins raconter tout au long les grandes œuvres qu'elle a entreprises, pendant les six ou sept ans qu'elle a passés dans ce pays, cherchant toujours la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, je puis dire au moins que partout on a été rempli de l'Esprit de Dieu et de la grâce divine; que renonçant aux désordres qui s'étaient introduits en tous lieux, on est revenu à la vie chrétienne; enfin que le Tout-Puissant par tant de bénédictions qu'il a accordées, a paru approuver ce genre de vie si extraordinaire pour une femme, ces voyages incessants à travers toute la contrée en vue de travailler à la réforme des mœurs au moyen des Exercices spirituels.

» En vérité, il semble impossible qu'elle ait pu continuer quelque temps un pareil travail sans un

secours extraordinaire de Dieu; nul autre que Lui ne pouvait vaincre les obstacles qui s'opposaient à son entreprise ».

Le lecteur trouvera plus loin la suite de l'intéressante relation de Don Ambrosio. Il l'adressait au P. Gaspar Juarez, ancien jésuite, qui avait été autrefois son professeur et était, lui aussi, originaire de Santiago del Estero. On comprend quelle fut la joie de ce Père et de ses compagnons d'exil en la recevant. Aussi répondit-il qu'elle avait été lue avec avidité et traduite en plusieurs langues.

Ce document cependant, si précieux qu'il soit, n'est pas le seul qui ait été conservé sur l'œuvre des retraites dans l'Argentine. Nous possédons encore plusieurs lettres de Maria-Antonia elle-même. Le lecteur sera heureux d'en parcourir de copieux extraits : c'est la correspondance avec les Jésuites qui nous fournira la matière presque exclusive des chapitres suivants. Nous nous servirons d'une traduction plus fidèle qu'élégante, que nous avons en main; on nous le permettra, car ce qui importe ici, c'est bien plutôt la moelle des faits que l'écorce des mots.

III.

Les premières correspondances de Doña Maria-Antonia de San José sur l'œuvre des retraites avec les Jésuites exilés en Italie.

Fidèle à garder le souvenir reconnaissant des grâces qu'elle avait reçues du ciel par les mains des enfants de saint Ignace, la restauratrice des retraites dans l'Argentine entretenait avec ses anciens directeurs, en particulier avec le Père Gaspar Juarez, son compatriote (1), une correspondance non certes aussi fréquente que ses historiens le désireraient, mais du moins pleine d'intérêt. Aucun autre document, que nous sachions, n'est capable de faire mieux connaître les péripéties de cette mémorable campagne de retraites, conduite par une faible femme avec des succès prodigieux.

---

(1) Le P. Gaspar Juarez (il signait Xuarez), né à Santiago del Estero, le 11 juillet 1731, entra chez les Jésuites le 1er septembre 1748 et, après de sérieuses études, professa la philosophie et la théologie à Cordoba du Tucuman. Exilé sous Charles III en 1767, il vint en Italie et se fixa à Rome. Il sanctifia ses jours d'exil en évangélisant les Espagnols, en distribuant des aumônes envoyées de l'Argentine et en écrivant quelques ouvrages; en particulier il avait recueilli des documents pour composer la biographie de Da Maria-Antonia de San José. En 1798, il voulut rejoindre en Russie les Jésuites qui n'avaient pas été dispersés, mais divers obstacles s'y opposèrent. Il mourut à Rome en 1804, 5 ans après Maria-Antonia.

En 1778, elle écrit de Cordoba : « J'ai reçu la concession d'indulgences que vous m'avez envoyée : que Dieu vous en récompense. »

Il s'agit, sans le moindre doute, d'indulgences en faveur de ceux qui font les Exercices de saint Ignace. Maria-Antonia ajoute qu'elle serait heureuse d'apprendre enfin que la Compagnie de Jésus peut espérer des jours meilleurs ; que, pour mériter de recevoir bientôt cette nouvelle, elle fait célébrer, le 19 de chaque mois, une messe solennelle en l'honneur de saint Joseph, et qu'elle a l'espoir inébranlable d'être exaucée.

Elle écrit encore : « On a fait régulièrement les Exercices spirituels dans ma ville natale de Santiago, excepté pendant les trois ans que j'ai dû passer loin du pays.

» A Jujui, l'évêque m'a fort gracieusement accordé l'autorisation de faire donner les Exercices dans n'importe quel endroit de son diocèse qui pourrait me convenir ; aussi, partout où je l'ai pu, je les ai fait donner dans les anciennes maisons de la Compagnie.

» A Cordoba, dans votre ancienne maison, nous avons eu 14 retraites, et chaque fois de 200 à 300 personnes. Et tout ceci, par une miséricorde singulière de Dieu, sans la moindre difficulté ni pour le logement, ni pour la nourriture, ni pour quoi que ce soit. Tout se règle avec les aumônes qui me sont spontanément offertes. Ce qui fait encore plus éclater la libéralité providentielle du Tout-Puissant, c'est que, après avoir bien traité tout le monde et pourvu aux frais exceptionnels, il me reste encore de quoi faire de grandes largesses aux pauvres.

» Si nombreuses et si pressées ont été les demandes d'admission, qu'il n'a pas été nécessaire de

recourir aux annonces et aux invitations ordinaires. Au commencement de chaque retraite, il y a toujours sur ma liste une foule de personnes inscrites pour la retraite suivante.

» Cependant, avec la consolation que je ressens à la vue du grand bien que la retraite fait aux âmes, j'éprouve une peine très vive quand je pense à la moisson si abondante et aux ouvriers si peu nombreux. Je me dis alors que si tous les ouvriers que je vois voulaient mettre la main à l'ouvrage, il se ferait beaucoup plus de bien. Un trop grand nombre, hélas! refusent de travailler, et il n'y a pas assez d'émulation parmi ceux qui pourraient faire du bon travail. Et à quoi sert-il de semer, si le champ n'est pas cultivé ? si personne ne veut recueillir la moisson ? »

Le lecteur verra cependant plus loin que les exemples de Maria-Antonia avaient réveillé le zèle des ministres du Seigneur; ce n'était pas sans doute encore autant que la sainte femme l'aurait souhaité; ou plutôt ce renouveau de zèle ne fut constaté qu'un peu plus tard.

Maria-Antonia reprend :

« Là où l'on ne fait pas les Exercices spirituels, les Sacrements sont de jour en jour plus abandonnés. Le nombre de ceux qui accomplissent leur devoir à Pâques est inférieur à celui des négligents qui l'omettent. Autrefois, dans nos vastes campagnes, le prêtre avait des aides, et il est seul maintenant. Aussi lui est-il à peine possible de s'occuper de tous les habitants de paroisses si étendues. Et qu'attendre de lui s'il est négligent au point de n'avoir même pas une liste de ses paroissiens ?

» Les missions, où tant de néophytes indiens étaient autrefois instruits et préparés au baptême, sont maintenant presque entièrement abandonnées. Il faut supplier le Ciel avec une ferveur toujours croissante de réparer tant de malheurs.

» J'ai un vif désir et ce serait une grande consolation pour moi d'obtenir de N. T. S. P. le Pape quelque faveur qui pût promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes dans ces contrées, et voici quelques données qui vous aideront à juger de ce qui serait le plus à propos. Je voyage le plus souvent à pied et j'ai à parcourir des espaces immenses inhabités, de vrais déserts. Je n'ai donc pas, durant mes longues courses, la consolation d'entendre la messe et de m'approcher des Sacrements. Aussi serais-je bien heureuse si le prêtre qui m'accompagne parfois, avec l'approbation de l'évêque, pouvait avoir le privilège de l'autel portatif. Ce serait en même temps un précieux avantage pour les Indiens et pour d'autres que nous trouvons clairsemés dans le pays et qui, loin de l'église et du prêtre, entendent bien rarement la sainte messe.

» Je voudrais encore des indulgences plus nombreuses pour ceux qui font les Exercices spirituels. Mais, quelque faveur qu'on demande à Sa Sainteté, je ne la désire que comme un stimulant de plus pour porter les fidèles de ce pays à se livrer à une pratique si utile à leurs âmes.

» Je fais ce que je puis, mais je ne suis qu'une misérable créature que son indignité et ses fautes rendent plus capable de faire le mal que le bien. C'est pour cela que j'ai choisi Notre-Dame des Sept-Douleurs comme directrice générale et protectrice des

retraites. Je les recommande aussi, bien entendu, au patriarche saint Ignace qui en a donné le plan, à saint François Xavier et à mon cher saint Stanislas qui m'y est d'un grand secours.

» Plusieurs personnes me pressent d'aller à Buenos Aires; mais je ne puis m'y décider jusqu'à ce que je voie clairement que c'est la volonté de Dieu. Car je puis vous le dire avec confiance et dans toute la sincérité de mon cœur, je ne fais jamais un pas, dans cette entreprise, avant d'avoir compris que le Tout-Puissant me le commande. Mais alors, Lui-même semble me conduire par la main, sans que je puisse ni concevoir ni exprimer comment cela se fait. Je puis dire seulement, afin que vous sachiez de quelle manière l'aimable providence de Dieu veille sur moi, créature si indigne et si misérable, que, dans tous mes voyages si longs et si pénibles, à travers des pays sauvages et inhabités, parmi des lacs et des fleuves inconnus, et beaucoup d'autres obstacles, je n'ai jamais eu d'accident sérieux. Une fois pourtant, à Catamarca, j'étais si gravement malade que les médecins m'avaient abandonnée; mais je recouvrai la santé en me recommandant seulement au Cœur sacré de notre aimable Rédempteur, et, sans aucun autre remède, j'ai pu continuer mon voyage jusqu'à Rioja.

» Une autre fois j'étais tombée et m'étais brisé une côte. Un jour encore je m'étais disloqué un pied dans un accident semblable; et chaque fois, j'ai été guérie, à ce qu'il m'a semblé, par l'attouchement d'une main invisible. Je vous raconte tout cela comme je vous dévoilerais les secrets de mon âme.

» Veuillez saluer tous vos frères et en particulier mon ancien confesseur, et dites-lui que je ne suis

maintenant qu'une pauvre vieille, bonne à rien, et plus mauvaise que je n'étais. Suppliez-le de prier pour moi. Je vous demande d'en faire autant, à vous et à tous les autres, sans quoi je suis incapable de rien faire. »

L'humilité des saints est admirable. En regard des lignes si naïves et si modestes de notre vaillante apôtre, il faudrait placer la correspondance de Don Pedro Arduz, 10 octobre 1785, qui donne le chiffre de 150 personnes aux retraites les moins nombreuses; ou la lettre de Don Isidoro Lorea qui écrit le 1er octobre 1788 : On a vu à ces retraites quelquefois plus de 400 personnes; la moins nombreuse a été de 200 ».

Et ce qui étonne ces personnages, ce n'est pas seulement le chiffre des retraitants, c'est leur recueillement, leur ferveur; c'est aussi le zèle discret de Maria-Antonia : « Elle ne fait pas d'invitation importune, et pourtant il est nécessaire de limiter le grand nombre de ceux qui se présentent à la retraite (1) ».

La renommée de cette « pauvre vieille, bonne à rien » franchissait l'Océan et venait édifier l'Europe. On lit, en effet, dans une note qui semble écrite de la main du P. Domingo Muriel : « Dans une correspondance envoyée de Rome en 1785, on nous communique la dernière lettre qu'on ait reçu de notre *Béate*. On nous en donne l'original espagnol. L'Assistant d'Allemagne, les Pénitenciers anglais et français ont traduit ce document dans leurs langues pour l'envoyer en France, en Russie, etc., car les Jésuites, en Russie,

(1) Cf. P. Pablo Hernandez, *El Extranamiento de los Jesuitas de la Plata*, p. 298.

et, en France, feu la tante du Roi (la religieuse) (1) et divers personnages et sujets de qualité qui ont lu les précédentes lettres, ont donné ordre qu'on leur fît parvenir immédiatement toute nouvelle qui concernerait notre Béate et les Exercices. Mieux encore : on écrit aux Pères Jésuites Galprin et Guido — deux sujets fort recommandables, en résidence au Gesù de Rome — que plusieurs couvents ont été réformés, en France, par la seule lecture des dites lettres et grâce aux pénétrantes expressions de notre Béate (2) ».

---

(1) Madame Louise de France, carmélite, morte en 1787.
(2) Hernandez, p. 300.

IV.

Maria-Antonia à Buenos Aires.

Maria-Antonia se décida enfin (septembre 1779) à se rendre à Buenos Aires où l'attendaient des épreuves et des contradictions fort pénibles. Elle en raconte une partie dans la lettre suivante :

« Que la grâce du Saint-Esprit éclaire notre âme, toujours.

» Vous connaissez déjà, mon cher Frère dans le Christ, mon ardent désir de propager la gloire de Dieu au moyen des Exercices spirituels; vous savez combien je désire hériter de l'esprit de ce grand saint qui, entre autres œuvres merveilleuses de la divine grâce, a le premier rédigé cette méthode pour réformer les mœurs des chrétiens et amener le monde entier à la connaissance de Dieu. Je vous ai dit, dans une lettre précédente, que toutes les villes et les principales agglomérations du Tucuman ont reçu la grâce des Exercices et qu'elles sont disposées à la recevoir de nouveau pendant mon absence, comme quelques-unes l'ont déjà fait. Tout cela est uniquement l'œuvre de la divine grâce, car sans elle, on n'aurait jamais obéi à l'invitation d'une si pauvre créature.

» Voilà déjà onze mois que je suis à Buenos Aires, constamment occupée à préparer le succès de mon entreprise, sans pouvoir obtenir de l'évêque autre chose que des promesses jusqu'ici sans effet. Cela

n'ébranle pas le moins du monde ma confiance, car Dieu me soutient et me fait la grâce de ne compter que sur Lui. Ma route se hérisse de grands obstacles et je trouve ici un milieu tout différent de celui dans lequel j'ai travaillé jusqu'à ce jour. Les autorités ne me sont pas favorables comme ailleurs et le peuple même se défie de l'œuvre que je lui propose. Au dire des uns, elle est ridicule; les autres la trouvent indiscrète, et Dieu sait quels bruits insensés on fait courir dans le dessein de la déprécier. Je mets ma confiance dans le Tout-Puissant, et j'espère qu'avec la persévérance je verrai s'aplanir des difficultés qui, à première vue, paraissent insurmontables. La Divine Bonté ne me refusera pas son secours et elle me donnera de récolter, dans cette grande ville, une abondante moisson.

» Si Dieu veut que les Exercices spirituels soient donnés dans chaque province de l'Amérique et même dans le monde entier, il faudra les porter partout. Et quand je considère combien l'infinie bonté du Dieu tout-puissant mérite d'être aimée, je me prends à trouver que le monde entier est encore beaucoup trop petit. S'il y avait des milliers de mondes comme celui-ci, je les voudrais voir tous embellis ou par l'innocence ou par la pénitence, pour son honneur et sa gloire. O mon Dieu, si je pouvais une seule fois vous faire aimer de toutes vos créatures comme vous méritez de l'être ! Si du moins notre amour à nous pouvait faire équilibre à notre perversité et compenser nos offenses !

» Mon très cher Frère, vous qui avez été nourri des pieux enseignements de notre Mère la Compagnie de Jésus que notre saint Fondateur institua pour promouvoir l'honneur et la gloire de Dieu, vous devez contribuer par vos prières à la réalisation du désir

que j'ai de voir cette entreprise avancer plus rapidement désormais.

» Certaines personnes, comme je l'ai dit, trouvent ma conduite déraisonnable ; mais leurs dires ne m'arrêteront pas : je sais assez que le monde est opposé à l'Évangile de Jésus-Christ et à tout ce qui n'est pas mondain. L'opposition la plus vive tombera cependant et ne fera que donner un nouveau lustre à cette œuvre. Quand le divin Sauveur nous annonçait les persécutions, il nous disait aussi de prendre courage, car il a vaincu le monde.

» Je vois d'ailleurs que les contradictions me sont nécessaires, si bien que, si je n'en rencontrais pas, je désespèrerais de voir mes travaux produire du fruit ; elles sont en effet la marque distinctive de tout ce qui est vraiment entrepris pour Dieu.

» Ceci est encore pour moi une raison d'espérer fermement le rétablissement de la Compagnie. Ces restes dispersés maintenant et cachés ça et là dans le monde, Dieu, quand il lui plaira, les rassemblera et avec eux il lui sera facile de reconstituer le même corps et la même société (1) ».

---

(1) Doña Maria-Antonia ne raconte pas dans cette lettre une vision qu'on lui attribue et qui aurait affermi une fois de plus en elle la conviction d'un meilleur avenir pour la Compagnie de Jésus. Cette vision lui apprit même d'une manière mystérieuse, que l'Ordre de saint Ignace n'avait pas péri tout entier.

Peu de temps avant la fête de saint Stanislas pour lequel elle avait toujours eu une dévotion spéciale, elle redoublait ses prières en faveur de la Compagnie. Tout à coup il lui sembla voir un immense édifice, semblable à une église, resplendissant d'un nombre infini de lumières. Bientôt tous les flambeaux s'éteignirent l'un après l'autre, et le temple fut envahi par les ténèbres. Maria-Antonia fondit alors en larmes et se demanda quel allait être son sort dans cette nuit désolante, jusqu'à ce qu'enfin

La vaillante organisatrice des retraites avait réellement hérité du zèle de ceux qu'elle appelait ses frères et dont elle ne cessait de pleurer l'absence. Non contente de ranimer l'esprit du christianisme au moyen des retraites fermées, elle pensait à un autre moyen de réforme, plus général et non moins efficace. « Je voudrais, écrit-elle, faire donner un de ces assauts spirituels, ou missions extraordinaires, semblables à celles que vous autres, Jésuites, vous donniez dans les grandes occasions. Et j'espère y réussir. Si le succès ne répond pas à mes désirs, ne l'attribuez qu'à mes péchés, et priez Jésus de les pardonner et de les cacher aux yeux du Père Éternel ».

Pour réaliser ses apostoliques désirs, Maria-Antonia voudrait bien que ses pieux correspondants obtinssent un plus grand nombre d'indulgences du Saint-Siège et elle s'efforce de stimuler leur zèle sur ce point, en leur mettant sous les yeux la détresse spirituelle qui désole leurs anciennes missions : « Quand je suis seule, écrit-elle, et que je médite sur toutes les misères dont j'ai été témoin, je suis accablée d'affliction, je soupire et ne cesse de me lamenter en demandant du secours, et je ne trouve pas d'autre consolation que de redoubler mes supplications auprès de Celui qui peut porter remède à nos maux. Puisque sa divine miséricorde a

---

elle distinguât dans le lointain une faible lueur. Quelque petite qu'elle fût, cette lueur lui causa une grande joie. En la fixant plus attentivement, elle vit des anges qui s'en approchaient avec des flambeaux. Ils s'efforçaient de les rallumer successivement à cette petite flamme et ne pouvaient y parvenir, quoiqu'elle répandît une clarté de plus en plus vive.

Elle raconta elle-même cette vision à un pieux confident, à une époque où personne en Amérique ne connaissait la survivance de la Compagnie de Jésus dans la Russie blanche.

bien voulu se servir de moi pour faire parvenir jusqu'aux âmes certains secours spirituels, je me mets à penser quelquefois qu'elle me donnera de ne pas terminer ma course en ce monde sans avoir fait une œuvre qui ait des avantages durables ».

L'évêque de Buenos Aires, Don Sébastien Malvar, franciscain, accorde enfin à Maria-Antonia la permission, si longtemps attendue, d'organiser des retraites dans sa ville épiscopale. La pieuse zélatrice annonce cette heureuse nouvelle à ses anciens directeurs dans une lettre du 9 août 1780. Après avoir exprimé ses justes sentiments de joie et de reconnaissance envers Dieu, elle ajoute :

« Dès que j'ai eu l'approbation du Prélat, je me suis procuré une maison propre à mon but : elle pouvait à peine contenir une centaine de retraitants. Elle a été suffisante pour la première et pour la seconde retraite; à la troisième, on est venu en plus grand nombre et nous étions à l'étroit. Nous l'étions bien davantage à la suivante qui était pour les femmes. Plusieurs étaient si désireuses de profiter des Exercices spirituels, qu'elles ont mieux aimé coucher sur des nattes ou des tapis étendus à terre que d'attendre une autre retraite. Si ce concours continue, et selon toute apparence il continuera et même augmentera, il faut que nous obtenions du Tout-Puissant par l'intercession de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de trouver un local plus vaste, capable de fournir un abri à tant d'âmes qui veulent se purifier et se retremper dans les Exercices spirituels de saint Ignace.

» La maison où nous sommes pour le moment est contiguë à l'église de Saint-Michel, où nous allons entendre la messe et les exhortations du P. Diego Toro dont la parole a vraiment une onction céleste.

» Pour nourrir tant de monde, je n'ai aucune ressource assurée, mais le Dieu tout-puissant nous pourvoit abondamment de tout. Pour la table qui est convenablement servie et pour tous les autres détails, nos retraitants sont aussi bien ou mieux soignés que chez eux, et tous sont unanimes à exprimer leur satisfaction des soins reçus durant les huit ou dix jours de la retraite.

» Un détail remarquable et qui me donne beaucoup de consolation : les plus grandes dames de la ville, même celles qui sont les plus délicates, viennent à ces Exercices avec une pieuse émulation et ne dédaignent pas de se mêler aux femmes les plus pauvres et les plus misérables. Elles ne prétendent pas avoir des instructions spéciales pour elles seules, mais elles assistent à nos instructions ou méditations au milieu des femmes pauvres, des Indiennes et des négresses. Et cela, elles le font spontanément par humilité et par abnégation. Comme je les vois animées de si bons sentiments, je les reçois en conséquence et je ne leur accorde aucune distinction particulière. Notre-Seigneur qui me les envoie ne fait acception de personne.

» Il plaît aussi à Notre-Seigneur de concourir d'une manière spéciale à rendre plus abondant le fruit de ces Exercices, en amenant les plus hauts personnages à les favoriser par leur autorité. Les deux évêques qui sont ici maintenant ont daigné exprimer le désir d'y assister, d'examiner le règlement et de faire une inspection minutieuse de tous ses détails au point de vue spirituel et temporel. Ils se sont informés de tout, ont tout approuvé et ils ont beaucoup loué notre entreprise. L'un d'eux est l'évêque de ce diocèse, l'autre le nouvel évêque de Tucuman, arrivé tout

récemment d'Europe et sur le point de partir pour son diocèse (1). L'un et l'autre ont accordé de libérales indulgences à ceux qui suivent les Exercices et à nous qui nous occupons d'eux. L'évêque de cette ville a offert généreusement ses services personnels pour l'avancement de notre œuvre. L'évêque de Tucuman, qui m'a paru être un digne prélat et un saint, m'a fait des propositions semblables et, oubliant ma bassesse, m'a invitée à le suivre dans son diocèse de Cordoba : pendant qu'il remplirait les fonctions d'un bon pasteur, d'un confesseur et d'un vrai missionnaire dans les villes et les bourgades, je m'emploierais à mon travail ordinaire de rassembler des retraitants et de m'occuper de leur entretien. Si telle est la volonté de Dieu, quelle consolation j'éprouverai à vous raconter tout ce qui se fera, afin de réchauffer votre zèle et de vous montrer combien je vous suis unie en Jésus-Christ que nous devons préférer à tout et au nom duquel est due toute gloire !

» Ce bon évêque de Tucuman veut être tenu au courant de tout ce qui regarde cette œuvre, et, comme il est mon supérieur, évêque de notre diocèse, il m'a ordonné de lui envoyer le rapport de tout ce que je fais pour les Exercices spirituels, partout où je vais, et de rentrer le plus tôt possible dans son diocèse. Je lui dois obéissance : aussi ne pourrai-je pas facilement m'étendre en dehors de ce pays, comme je le désirerais. Néanmoins, je ne puis pas résister aux inspirations du Tout-Puissant qui est mon Maître

(1) L'évêque dont parle ici Dª Maria-Antonia était Don Francisco de San Alberto de l'ordre des Carmes. De concert avec l'évêque de Buenos Aires, il pria le vice-roi de se montrer plus bienveillant à l'égard de la sainte zélatrice des retraites.

suprême, ni à la volonté de ma chère Mère, Notre-Dame des Sept-Douleurs.

» Je continuerai à vous envoyer des comptes rendus réguliers de tout ce qui arrivera; et vous, avec vos Frères, vous continuerez à prier Dieu, afin que nous fassions, en toutes choses, ce qui pourra procurer le plus son honneur et sa gloire.

» La grande maison de retraites spirituelles, que vous aviez dans cette ville et qui n'avait jamais été utilisée pour autre chose, est maintenant transformée en orphelinat. Mais un temps viendra où elle retournera à sa destination première; Dieu lui-même fera cette œuvre, car il est le Tout-Puissant. Et nous aussi, nous avons une sorte de part à sa toute-puissance, à mesure que nous cessons d'avoir confiance dans le secours des hommes. Quiconque a devant les yeux ce faible secours verra échouer son entreprise et perdra peut-être la foi, car il est écrit : « Maudit celui qui compte sur l'homme (1) ». Que le souvenir de cette vérité suffise pour nous faire espérer fermement de voir un jour rétabli ce qui paraît entièrement abandonné. Cette espérance, pour être méritoire, doit être persévérante et fondée sur Dieu. Courage donc, mon cher Frère, courage et ne vous lassez pas de prier : le bras de Dieu n'est pas affaibli et il ne sera vaincu par aucune force. Si nos cœurs ont besoin d'être animés d'une vigueur extraordinaire, il nous la donnera et nous la conservera. La misérable force de l'homme effraye nos sens extérieurs, mais la puissance de Dieu peut l'anéantir en un instant et relever à jamais les innocents qui ont été affligés et opprimés. Recommandons-nous donc à Lui et soyons sans crainte. »

(1) Jérémie, XVII, 5.

Quinze mois après, 28 novembre 1781, nouvelle et très édifiante lettre de Buenos Aires.

« Mon cher Frère en Jésus-Christ, votre lettre du 8 mai m'a comblée de consolation; vos bons conseils m'ont dilaté le cœur et m'ont donné un nouveau courage pour mon entreprise spirituelle. Vous avez mis dans une si belle lumière devant mes yeux les grandes œuvres que le Tout-Puissant a opérées de tout temps par le moyen de ses créatures ! Je l'ai éprouvé moi-même, qui suis la plus petite et la plus méprisable de toutes. Convaincue que je suis de mon néant, je me trouve à chaque instant plus obligée à m'abandonner sans réserve à l'infinie Miséricorde et à lui être reconnaissante de ses incomparables faveurs. J'espère procurer la gloire de Dieu, maintenant et plus tard, plus efficacement par ce moyen que par aucun autre. Je vois de si nombreux et de si grands bienfaits de la Divine Bonté prodigués ici à ceux qui viennent suivre les Exercices de saint Ignace, que je suis amenée à regarder ma venue dans cette ville comme tout à fait providentielle. Des personnes de tout rang et de toute condition viennent d'elles-mêmes. Plusieurs d'entre elles n'y avaient jamais pensé, et il en vient qui sont connues pour n'y avoir pensé autrefois qu'avec répugnance. Il en est qui demeurent hors de la ville et même à de grandes distances. Au récit du grand bien qui se fait ici pendant nos retraites, elles n'ont pas hésité à faire plusieurs lieues; elles s'en retournent joyeuses, heureuses d'être devenues meilleures et d'avoir pris de bonnes résolutions pour l'avenir.

» Presque tous les habitants de Buenos Aires, et parmi eux les plus distingués par la fortune et la noblesse, ont fait leur retraite avec la plus grande

édification. Les membres du clergé, les plus instruits, les plus distingués, ont été les premiers à donner l'exemple, et ils ont eu des imitateurs empressés.

» Les retraitants sont appelés par classes : les pères et les fils, les mères et les jeunes filles, les domestiques-hommes et les servantes, séparément; ainsi des familles entières ont été sanctifiées. Le vice-roi (1) et l'évêque qui résident ici, en voyant toute la ville ramenée ainsi au service de Dieu, ont exprimé toute leur satisfaction. L'évêque en particulier a été si satisfait, qu'il a offert spontanément tous les secours dont il dispose pour l'entretien spirituel et temporel des retraitants. Il est venu plusieurs fois au réfectoire pendant le repas des retraitants; il a loué la modestie et la bonne tenue de tous; il a remarqué que les mets étaient convenables et abondants, et il a voulu lui-même les goûter. Une fois de plus, il a donné à son intendant l'ordre de me fournir largement à l'occasion ce qui m'est nécessaire, et l'intendant exécute ses ordres. L'évêque s'est chargé aussi de payer le loyer de la maison des retraites qui est de 55 couronnes par mois (2). Il a accordé des indulgences et d'autres faveurs spirituelles à ceux qui font les Exercices ou qui en amènent d'autres à les faire, et c'est là, avec le récit des grâces obtenues pendant nos retraites, un puissant encouragement et une cause de pieuse émulation.

» Chaque jour un grand nombre d'hommes et de femmes interrompent leurs affaires pour s'occuper ici uniquement de leurs intérêts spirituels. Il n'y a pas

---

(1) Don Juan-José de Vertiz, d'abord opposé, plus tard favorable à l'entreprise de Maria-Antonia.

(2) La couronne vaut 5 ou 6 francs.

plus de quinze mois que la maison de retraites est ouverte, et déjà nous en avons eu 34, avec quelques jours seulement d'intervalle, tantôt pour les hommes et tantôt pour les femmes; chaque retraite nous prend 10 jours, et il y a eu toujours plus de 200 retraitants.

» Les provisions ne nous ont jamais manqué : la Providence nous en pourvoit même si abondamment qu'il en reste toujours en quantité considérable pour distribuer aux pauvres, aux prisonniers et autres nécessiteux. S'il vous était donné de voir avec quelle attention merveilleuse l'infinie miséricorde du Tout-Puissant prend soin de nous, vous ne vous étonneriez pas de me voir si assidûment occupée à lui rendre grâces; vous penseriez seulement qu'il y a des âmes meilleures que la mienne et plus unies à Dieu qui feraient cette œuvre incomparablement mieux que moi.

» Voici la méthode que j'ai adoptée dans cette grande ville. Ceux qui suivent la retraite restent dans la maison tout le temps qu'elle dure et n'ont aucune communication avec qui que ce soit du dehors. Tout est réglé pour chaque heure du jour et de la nuit, l'ordre du jour et le silence sont gardés à la grande édification de tous. Le matin, grâce à une permission de l'évêque, nous avons la messe dans la chapelle de la maison, et nous évitons ainsi les occasions de dissipation qu'on aurait en se rendant à l'église voisine. Quelques bons prêtres se tiennent volontiers à la disposition des retraitants pour la confession et la direction.

» Le jour de la clôture, tout le monde se rend pour la messe de communion à l'église de Saint-Michel, sur deux rangs, comme en procession, avec une modestie et un silence parfaits. Après l'action de grâces et les prières qui suivent la communion, on

rentre à la maison dans le même ordre. Or l'exemple ainsi donné est si touchant et si efficace, que plusieurs qui avaient repoussé obstinément l'invitation de leurs amis à la retraite, se sont déclarés vaincus, comme ils se plaisent à l'avouer, et viennent se recueillir à leur tour et suivre les Exercices.

» Une autre cérémonie très dévote et très édifiante clôture la retraite. Dans une des principales églises, le Saint-Sacrement est solennellement exposé sur l'autel, et tous ceux qui ont suivi la retraite vont rendre publiquement leurs actions de grâces au Tout-Puissant des miséricordes sans nombre dont il nous comble toujours, mais surtout pendant la retraite. Ils quittent la maison dans le même ordre que le matin pour la sainte communion; seulement cette fois, la procession est plus solennelle, elle traverse les rues les plus fréquentées et est accompagnée par un grand nombre d'ecclésiastiques qui chantent et font répéter les Litanies des Saints comme aux jours des Rogations. Arrivés à l'église, ils s'avancent tous vers l'autel, y restent quelque temps pour prier en silence; après quoi, on chante les hymnes et les prières d'usage et on donne solennellement la bénédiction. Chacun retourne alors dans sa maison.

» Quoique cette cérémonie termine toutes nos retraites, on la trouve de plus en plus édifiante, et elle porte merveilleusement au repentir et à la dévotion. Au moyen de ces Exercices, tout le monde le reconnaît, il s'opère de nombreuses et sérieuses conversions; le parfum du bon exemple se répand dans toute la cité. Buenos Aires n'était autrefois qu'un abîme de désordres, de péchés et de vices; elle est devenue maintenant un paradis de vertus et de paix. Que Dieu, dont la grande miséricorde a opéré seule ce change-

ment, soit loué à jamais par toutes ses créatures ! Qu'il confirme en nous ses bénédictions par le don de la persévérance et qu'il ait pitié de moi !

» Au milieu de toutes les consolations que j'ai eues en voyant les heureux effets des Exercices, je suis un peu dans l'inquiétude pour ce qui me regarde et je ne sais quel parti prendre ; et je vous fais part de mes doutes, dans l'espoir que vos conseils me feront retrouver la paix de l'âme. D'un côté, je me trouve dans l'obligation de quitter bientôt ce pays, puisque l'évêque de Tucuman, mon pasteur légitime, m'appelle. Il veut me ravoir pour organiser les Exercices spirituels dans son vaste diocèse, tandis que lui le visitera en vertu de sa charge. D'un autre côté, je me vois dans une sorte de nécessité de rester encore quelque temps dans cette capitale, afin de ne pas laisser inachevée l'œuvre pour laquelle le Tout-Puissant semble m'avoir amenée expressément ici, malgré mes nombreuses et graves imperfections. La population de Buenos Aires est très nombreuse; beaucoup n'ont pas encore pu faire une retraite et en auraient pourtant besoin. La plupart des magistrats et des employés du Gouvernement sont décidés à venir en retraite au carême prochain, car ils espèrent à cette époque avoir mis assez d'ordre dans les détails de leur emploi pour avoir le loisir de s'occuper, durant huit jours, des affaires de leur âme. Voici donc la cause de ma perplexité en ce moment : si je ne quitte pas cette capitale et si je ne vais pas là où mon propre pasteur m'appelle, je désobéirai et peut-être la visite pastorale dans l'Uruguay produira moins de fruits de salut, parce que le troupeau n'aura pas été disposé par les Exercices à entendre la bonne parole et à y conformer sa vie. Mais, si je m'en vais, le bien général sur

lequel on compte ici lorsque tout le monde aura fait sa retraite ne sera pas obtenu, et l'évêque de Buenos Aires, si vénérable à tant de points de vue, si généreux, si encourageant et si zélé pour notre œuvre, sera déçu. Dans cette situation, je ne sais quel parti prendre; je ne puis que prier humblement Notre-Seigneur, le supplier avec instance de me diriger de la façon qui pourra le mieux procurer sa gloire. »

Maria-Antonia dans une de ses lettres précédentes avait parlé d'un plus vaste projet : elle aurait passé volontiers les mers, disait-elle, après avoir renouvelé la ferveur dans tous les royaumes d'Amérique, pour aller porter le même bienfait aux peuples de la vieille Europe. Et, parce que son correspondant avait pris trop à la lettre ce souhait irréalisable, inspiré par l'ardeur du zèle, la sainte amie des Exercices s'explique plus clairement dans ce passage :

« Ce que je disais n'avait pour but que de vous donner l'idée de l'étendue de mes désirs de propager la gloire de Dieu dans le monde entier. Malgré tout cependant, si Dieu me l'inspirait comme il m'a inspiré d'autres entreprises, s'il me faisait connaître clairement que c'est sa volonté, alors, cher Frère, je ne ferais aucun cas des obstacles, rien ne m'arrêterait, car rien n'est impossible à Dieu. C'est en Lui seul que je me confie, et mon âme ne repose qu'en Lui. Ce qui paraît impossible, et qui l'est en effet pour des forces humaines, peut être facilement exécuté avec son secours, même en dépit de l'opposition du monde politique, surtout quand il y va du salut des âmes. Cependant, jusqu'à ce qu'il plaise au Tout-Puissant de disposer autrement de moi, je donnerai libre cours à mon zèle dans ces royaumes d'Amérique, comme vous me le conseillez. Je suis heureuse de savoir que vous

vous souvenez fréquemment de moi dans vos prières et dans les afflictions que vous avez encore à endurer en Europe. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse dans toutes ses créatures. »

Maria-Antonia avait vraiment une âme d'apôtre : elle aurait aimé, nous venons de le voir, à porter par tout l'univers le trésor des Exercices, et voici maintenant qu'elle conçoit un projet plus pratique, semble-t-il, dans le but de continuer, même après sa mort, son œuvre bienfaisante. Elle s'en explique dans cet autre passage de ses lettres :

« Je voudrais faire établir des monastères de Visitandines ou d'Ursulines dans Buenos Aires et en d'autres villes : ce qui, à mon avis, serait très avantageux au public, car dans ces maisons on donnerait une éducation soignée à toutes les jeunes filles et « aussi des retraites aux femmes. J'ai remarqué que partout où ces religieuses ont des établissements, elles rendent à la religion un service signalé par l'exemple de leurs vertus et par la bonne éducation qu'elles donnent. Je voudrais bien qu'il y en eût un plus grand nombre, et je m'efforcerai de plaider cette cause auprès de notre monarque. »

La réponse, faite à une lettre où elle parlait des saints Protecteurs qu'elle avait choisis pour son œuvre, lui reprochait d'avoir omis saint Ignace, l'auteur même de ces Exercices qu'elle propageait avec tant de zèle.

« Laissez-moi vous dire, réplique-t-elle, que vous auriez bien pu supposer que saint Ignace était mon principal patron. Il l'a toujours été, et je n'ai jamais manqué d'en faire célébrer la fête de la meilleure manière possible, afin d'augmenter la gloire de ce grand saint et la dévotion envers lui. J'attribue à son

intercession tous les prodiges de la Divine Miséricorde dont je suis continuellement témoin dans les retraites. »

Elle n'ose pas sans doute avouer par écrit que la haine vigoureuse, dont on poursuit la Compagnie de Jésus en ce moment, l'oblige à ne parler de son Fondateur qu'avec une prudence extrême; nous en verrons plus loin une curieuse preuve. Mais son fidèle attachement au grand Patriarche et à son œuvre est en vérité admirable; elle se regarde comme sa vraie fille et elle prend part aux saints regrets qui rongent les cœurs des exilés, désolés de ne pouvoir plus cultiver ces champs de l'Uruguay et de l'Argentine, premier et toujours cher théâtre de leur zèle. Elle les console et leur envoie ces mots d'espérance : « J'espère qu'en temps opportun, quand il plaira à Dieu qui gouverne toutes choses, ces bons Pères reviendront cultiver ce pays comme ils l'ont fait auparavant et comme nous le désirons si sincèrement. Mais à présent, je ne puis rien dire de plus si ce n'est que tous, je dis nous tous, nous devons courber la tête et nous résigner, nous remettre avec nos bons désirs entre les mains de Dieu, souverain maître du cœur des hommes et en qui seul sont fixées toutes nos espérances. »

L'ancien vice-roi du Pérou, Don Manuel de Guirior, rappelé en Espagne, passa au mois de juillet 1782 par Buenos Aires et voulut, avec sa femme Doña Ventura, suivre les Exercices d'une longue et solide retraite. « Ils les ont suivis, écrit Maria-Antonia, avec beaucoup d'application et de profit; mieux encore, ils en ont encouragé et aidé d'autres. La dame en particulier s'est distinguée par sa ferveur extraordinaire : sans égard pour son rang ni pour sa complexion délicate, elle a voulu rejeter toute parure et revêtir un habit de pénitente, afin d'être plus en état de servir

les retraitantes à table et de faire maint autre exercice d'humilité, de charité, de mortification. Son exemple a été suivi par plusieurs autres dames de la ville, qui ont revêtu le même costume humble et pauvre et sont venues avec elle servir à table ou remplir d'autres emplois domestiques pendant une retraite de femmes. Aussi j'avoue que j'ai honte et que je suis confuse, quand j'en vois d'autres se dévouer si généreusement au service de Dieu et retirer tant de fruit de ces saints Exercices, tandis que moi, je fais si peu. »

Ambrosio Funès parle, lui aussi, de l'édification donnée à la maison de retraite par le vice-roi et sa femme. Il donne clairement à entendre qu'ils avaient besoin de consolation après avoir éprouvé, dans je ne sais quels revers, que la fortune et les grandeurs de ce monde ne rendent pas heureux : « Venus dans cette capitale, écrit Funès, avec une profonde affliction, ils n'ont trouvé aucun soulagement dans les témoignages publics de respect qui leur ont été prodigués. Maria-Antonia est la seule personne qui ait su les consoler, apaiser leurs esprits troublés, calmer leurs appréhensions et leur inspirer une généreuse résignation à la volonté de Dieu. Toute la ville a été témoin de leur vénération pour elle et de la confiance avec laquelle ils lui ont confié la direction de leurs affaires les plus importantes : ils recevaient ses avis comme des oracles, surtout pour ce qui concernait leur direction spirituelle. Avant de s'embarquer pour l'Espagne, ils se sont instamment recommandés à ses prières et ont réclamé, à genoux, sa bénédiction, tant ils avaient d'estime pour ses vertus et sa sainteté. Ils ont ensuite continué de correspondre avec elle, et c'est à son intercession auprès de Dieu qu'ils aiment à attribuer

leur heureux voyage et la réception favorable qui leur a été faite à la cour de Madrid. Maria-Antonia avait paru la leur prédire, quand elle leur disait d'espérer et d'avoir une grande confiance en Dieu. »

Les habitants de Buenos Aires montraient un empressement admirable à se rendre aux invitations de l'ardente apôtre des Exercices.

« A la fin de chaque retraite, écrit-elle, le nombre augmente de plus en plus de ceux qui demandent à prendre part à la suivante. Qui ne l'a pas vu peut à peine en avoir l'idée. Tous les chanoines de la cathédrale et presque tout le clergé de la ville ont fait la retraite, avec l'édification qui convient à leur caractère et avec une grande consolation spirituelle. Beaucoup plus de la moitié des habitants sont venus se retremper dans les Exercices, et cependant la foule des postulants ne diminue pas. Des villages et des habitations disséminées autour de la ville, il nous vient des hommes et des femmes de toutes les classes. Et voilà encore un autre motif de confusion pour moi, en présence du Dieu tout-puissant dont je ne sais pas louer, remercier et glorifier la miséricordieuse providence comme je le devrais.

» Tandis que la Divine Bonté touche si puissamment le cœur de ce peuple naturellement rude et indiscipliné, et l'amène ici pour faire les Exercices spirituels, elle inspire à un grand nombre de personnes riches la pensée de pourvoir d'elles-mêmes et abondamment à toutes les nécessités temporelles des retraitants, et souvent je ne sais même pas de quelle main ou de quelle partie de la ville ou de la campagne ces ressources me viennent. Or, tout calculé, les frais sont considérables. Que la libéralité de notre Dieu si bon soit mille fois louée et remerciée ! Lui seul

peut opérer de telles merveilles. Tout ce que je puis faire en retour, c'est de m'offrir à lui sans réserve tous les jours de ma vie, en demandant avec humilité que sa volonté soit faite partout et toujours. Si j'avais mille vies, je les lui sacrifierais toutes en reconnaissance de tant de conversions, obtenues par le moyen des Exercices dont je suis l'indigne promotrice. Et ce serait encore bien peu. De même, tout ce que je puis faire ou imaginer serait encore infiniment au-dessous de ce qu'il mérite.

» Mais, en m'efforçant de rendre grâces à Dieu d'avoir fait éclater sa miséricorde dans cette ville, je m'attriste profondément quand je pense à d'autres villes où les Exercices n'ont pas été introduits. Si je pouvais être présente dans chacune d'elles à la fois, je serais heureuse de les leur faire connaître. Mais, puisque cela m'est impossible, je dois rester ici et compléter l'œuvre si heureusement commencée.

» C'est maintenant seulement que nous commençons à comprendre combien grand et universel était le bien opéré autrefois dans ce pays, quand les Exercices étaient donnés régulièrement chaque année par vous, Pères de la Compagnie de Jésus. On a vu l'immensité du dommage occasionné par votre renvoi, lorsque le vice a fait si promptement des ravages déplorables. Nous en avons été témoins, nous tous, et nous en gémissons, sans autre consolation jusqu'à ce jour que celle d'adorer humblement les dispositions mystérieuses de la Providence (1). »

---

(1) Maria-Antonia est ainsi amenée de nouveau à parler du futur rétablissement de la Compagnie proscrite. Elle le désire avec une telle ardeur qu'elle demande à ses correspondants s'ils n'ont pas remarqué encore quelque signe annonçant le réveil désiré. Elle ne cesse d'implorer du Ciel le retour des exilés; elle

Cependant l'évêque de Cordoba réclame impérieusement le ministère de la Béate. Une lettre lui apporte un ordre formel de retourner dans son diocèse, et l'obéissante fille, toute perplexe, la communique à l'évêque de Buenos Aires. Celui-ci calme ses incertitudes en lui promettant de répondre lui-même à son collègue du Tucuman.

Maria-Antonia, dira-t-il, est prête à obéir, comme elle l'a toujours fait, à son propre pasteur; mais elle est expressément retenue ici par mes ordres, parce que le demande ainsi le plus grand service de Notre-Seigneur; et aussi parce que, à son arrivée chez nous, j'ai attendu neuf mois avant de l'autoriser à faire donner des retraites, et maintenant je veux réparer ce temps perdu. Elle doit enfin terminer l'œuvre commencée ici, et ne saurait recevoir la permission de partir avant que tout le monde ait eu part au bienfait des Exercices spirituels.

De son côté, la sainte fille termine le récit de ce pieux et très court conflit en disant : « Je n'ai qu'un désir, c'est d'accomplir la volonté de Dieu manifestée par

---

offre à cette intention et ses œuvres et ses prières, et ses larmes et ses macérations. Mais, parce que tout cela est sans valeur à ses yeux, elle appelle à son aide de puissants intercesseurs : la Très Sainte Vierge, saint Joseph en l'honneur de qui elle fait célébrer une messe le 19 de chaque mois, dans la ville de Santiago, dans l'église des Carmélites de Cordoba et dans sa propre chapelle privée. Elle a recours à tous les Saints de la Compagnie, surtout à son saint Fondateur, à saint François Xavier et à saint Stanislas, et elle fait célébrer leurs fêtes à ses frais.

« Avec de tels intercesseurs, dit-elle, il me semble impossible que nous n'ayons pas tôt ou tard quelque bonne nouvelle pour notre commune consolation ». Et elle demande en grâce à être informée sans retard, dès que brillera une lueur d'espoir, tant son désir est ardent de voir les serviteurs de Dieu travailler de nouveau à sa plus grande gloire.

mes supérieurs, quels qu'ils soient, et je suis tout à fait indifférente pour partir ou pour rester. Je n'ai qu'un désir, celui de travailler de tout mon pouvoir, partout où je serai, au salut des âmes et à la gloire de Dieu. Je crois cependant que je resterai encore quelque temps dans cette capitale, au moins tant que le Ciel n'aura pas disposé de moi autrement. »

Heureux temps et heureux pays ! Quatre années de retraites consécutives n'avaient pas encore lassé le peuple de Buenos Aires. Doña Maria écrivait en date du 1er décembre 1783 :

« Pendant ces quatre dernières années, plus de 15000 personnes ont suivi des retraites de 8 à 10 jours. C'est toujours le même zèle pour s'y rendre et la même ferveur pour suivre les Exercices, ou plutôt le zèle et la ferveur ne font qu'augmenter. »

Ce succès retenait l'organisatrice des retraites à Buenos Aires, malgré les offres séduisantes qu'on lui faisait ailleurs; mais il ne pouvait l'empêcher de pleurer sans cesse l'absence de cette Compagnie qu'elle appelait sa Mère bien-aimée et qui, pensait-elle, l'aurait puissamment aidée à une si belle moisson d'âmes (1).

(1) « Vous devez savoir, écrit-elle à son ancien directeur, que mes espérances de revoir ici la Compagnie de Jésus sont certaines, et que je ne saurais laisser entrer dans mon esprit une pensée contraire. En voici la raison : est-il possible que Dieu à qui, depuis tant d'années, j'ai offert ces espérances permette qu'elles deviennent chaque jour plus fermes et plus assurées, si elles sont vaines et sans fondement ? Une seule chose en retarde la réalisation, mes péchés. »

Il y avait déjà cinq ans qu'elle écrivait : « J'ai toujours cru et je crois encore que la Compagnie de Jésus sera un jour rétablie ». Au témoignage d'un gentilhomme de Cordoba (6 juillet 1786), Maria-Antonia ne cessait de prier et de soupirer pour le rétablissement de l'ordre fondé par saint Ignace.

Cependant l'absence prolongée des premiers ouvriers loin de décourager Maria-Antonia ne faisait que redoubler les ardeurs de son zèle. A toute occasion, elle pressait les exilés, ses amis, de demander au Saint-Siège des faveurs spirituelles pour ceux qui la secondaient dans l'œuvre des retraites. Son humilité s'alarmait bien à la pensée que peut-être ces demandes amèneraient sur les lèvres ou sous la plume des solliciteurs quelques paroles à sa louange : « Je désire, écrit-elle, échapper le plus possible à l'attention et à l'estime du monde. Et, en vérité, suis-je l'auteur du bien qui se fait dans ces retraites ? Tout cela est l'œuvre seule du Tout-Puissant. »

Elle prit le parti de s'en rapporter avec simplicité à l'évêque de Buenos Aires pour rédiger une pétition au Saint-Père, et au zèle des anciens Jésuites pour la faire aboutir.

« Observez seulement deux choses, leur mande-t-elle : d'abord les pouvoirs demandés pour le directeur de la retraite ne doivent pas être accordés à une personne déterminée, car ce n'est pas toujours le même directeur, et quand je trouve que l'un ne me convient pas, je veux être libre d'en engager un autre, suivant les circonstances de temps et de lieu. Je désire de plus que les faveurs qui seront accordées ne soient pas limitées au terme de ma vie, mais que la personne qui me succèdera puisse en jouir également. Quelle sera cette personne ? Je l'ignore ; je recommande seulement cette affaire à Notre-Seigneur, comme je fais pour tant d'autres œuvres de grande importance. »

Maria-Antonia s'étant donc adressée à l'évêque de Buenos Aires, afin d'obtenir, par son entremise, des indulgences en faveur de ceux qui s'adonnaient aux Exercices de saint Ignace, le pieux prélat lui rendit le témoignage suivant :

« La suppliante, Maria-Antonia de San José, selon les informations de témoins irréprochables et à notre propre connaissance, s'est louablement employée, pendant l'espace de plus de neuf ans, à procurer les Exercices spirituels aux fidèles. A la fin de l'année 1779, elle nous demanda l'autorisation d'ouvrir une maison pour ces Exercices : nous la lui refusâmes alors, dans l'intention d'éprouver son esprit et de reconnaître sa mission. Durant neuf mois nous étudiâmes sa conduite, examinant les vues et les motifs qui pouvaient la pousser à cette entreprise.

» Plusieurs fois nous l'avons repoussée assez durement comme si nous eussions désapprouvé ses desseins; or, jamais elle n'a essayé de faire auprès de nous des instances importunes et elle ne s'est pas mise en quête de médiateurs pour obtenir notre consentement. Elle s'est contentée de se présenter de temps en temps devant nous pour renouveler sa demande, mais toujours avec une parfaite humilité. Nos refus ne troublaient point sa paix, et elle s'éloignait avec un visage joyeux et un air satisfait. Enfin, après ces diverses épreuves, il nous a paru certain, qu'elle est conduite par le bon esprit et qu'elle est suscitée, pour l'œuvre des Retraites, par le Dieu qui a coutume de choisir les faibles et les infirmes pour confondre les forts. Nous avons donc donné notre consentement à sa demande et, au mois d'août 1780, elle a ouvert une maison d'Exercices spirituels dans notre ville de Buenos Aires où elle a réalisé et réalise encore parmi le peuple d'importantes réformes : nous nous en réjouissons vivement dans le Seigneur, et nous reconnaissons dans tout cela la main du Père des miséricordes qui, par son ministère,

ramène ainsi dans son bercail tant de brebis égarées. Quinze mille personnes environ ont déjà fait les Exercices spirituels dans cette maison, et toutes y ont été convenablement logées et nourries, quoique la directrice de cette maison n'ait aucune rente et ne sollicite pas d'aumônes. Elle nous a même très rarement demandé des secours, bien que nous lui ayons offert spontanément l'usage de nos revenus pour sa pieuse entreprise : la sollicitude de la divine Providence à lui fournir le nécessaire est admirable, et nous y voyons une marque de plus de l'approbation d'En-Haut.

» Nous avons examiné et approuvé la méthode suivie dans ces retraites, nous la trouvons irréprochable et propre à produire les plus heureux résultats.

» Un grand nombre de personnes dispersées dans ces vastes contrées peu habitées, éloignées de la résidence du prêtre, n'avaient pas pu, depuis des années, s'approcher des sacrements, ou avaient négligé de le faire; elles sont venues dans cette maison déplorer les désordres de leur vie et se réconcilier avec Dieu; bien des tièdes sont devenus fervents, et les fervents ont fait des progrès vers la perfection.

» Nous-même, sur le point de nous rendre en Espagne et d'aller prendre possession de l'Archevêché de Compostelle pour lequel Sa Majesté Catholique vient de nous désigner, nous avons voulu visiter en personne cette maison de Retraites et nous y avons été grandement édifié dans le Seigneur.

» Nous pouvons assurer et nous assurons en effet à Votre Sainteté, tant d'après notre propre expérience que d'après le témoignage des autres, que les avantages de cette institution sont grands et précieux. Aussi lui avons-nous accordé tous les privilèges et

toutes les indulgences qui sont en notre pouvoir, en vertu de notre charge ou des concessions du Saint-Siège. Nous croyons aussi fermement que Votre Sainteté peut accorder en toute sécurité toutes les faveurs spirituelles qu'elle trouvera opportunes pour encourager, consoler et fortifier les fidèles dans la pratique des Exercices spirituels où ils cherchent à reconquérir, à conserver et à augmenter la grâce divine pour leur salut éternel.

« Tels sont nos vrais sentiments : nous en confirmons l'expression par notre signature et l'apposition du sceau de notre charge épiscopale.

† L'Évêque de Buenos Aires, ce 15 janvier 1784. »

Rien de plus élogieux que ce témoignage épiscopal; il était accompagné d'un excellent mémoire présenté au Pape au nom de la suppliante; et cependant Rome ne répondit d'abord que par une réponse dilatoire : *Reformentur preces.* Quelles corrections pouvait-on faire subir à un mémoire si clair, si respectueux? On se le demanda longtemps, jusqu'à ce qu'on y eût découvert ce grave défaut de forme, en un temps où la Compagnie de Jésus était proscrite, que son saint Fondateur y était nommé. Le mémoire parlait des Exercices spirituels *de saint Ignace!* Étrange délicatesse de la politique qui s'effrayait de voir mis en trop vive lumière un nom pourtant glorieux!

Rome accordera plus tard ses faveurs. En attendant, nous trouvons dans la relation d'Ambrosio Funès un supplément d'information sur les sentiments de profonde estime que l'évêque de Buenos Aires, le futur archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, Don Sébastien Malvar, avait conçus pour la Béate et pour son œuvre. Au risque de quelques légères redites,

nous croyons utile, avant de continuer l'analyse de la correspondance de Maria-Antonia, d'extraire quelques pages de cette précieuse relation.

« Assuré par sa propre expérience du bien immense que faisaient les Retraites, sûr aussi de l'éminente vertu, du bon esprit et du zèle de la propagatrice, l'évêque de Buenos Aires s'est mis à la seconder dans son entreprise, lui offrant généreusement ses revenus toutes les fois qu'elle en aurait besoin pour une si belle œuvre. Il a voulu à toute force payer le loyer de la maison de retraites qui est très élevé. Il a accordé à Maria-Antonia et à tous ceux qui suivent les Exercices toutes les indulgences et autres faveurs en son pouvoir, par exemple, un oratoire où l'on peut dire la messe, l'exposition du Très Saint Sacrement à certains jours, toutes facilités pour l'administration des sacrements. Il a donné une preuve encore plus extraordinaire de son estime, quand il a décrété que nul clerc ne pourrait recevoir les saints ordres, à moins de fournir un certificat attestant qu'il a suivi avec édification les Exercices d'une retraite, dans la maison de Maria-Antonia. Lui-même la consulte souvent et pour le gouvernement de son diocèse et pour ses affaires personnelles, lorsque, par exemple, des contestations, si naturelles à la faiblesse humaine, s'élevèrent entre lui, le vice-roi, le chapitre ou le clergé inférieur, ou même le peuple. Comme le prélat la sait en communications familières avec Dieu et favorisée de lumières extraordinaires, il lui fait part avec confiance de ses difficultés, afin d'obtenir un retour plus prompt et plus durable de la paix, comme aussi pour sa propre consolation. Il n'a eu qu'à s'en féliciter, et il n'hésite pas à croire qu'en cela il est agréable au Ciel.

» Un jour que l'évêque parlait devant moi de Maria-Antonia, il dit : Si elle savait le bien immense que font les Exercices de la retraite, pour la seule question du mariage, en en corrigeant les désordres de tout genre, elle ne se lasserait pas d'en promouvoir le fréquent usage. Aussi, ce digne prélat, voulant montrer à tous combien il appréciait cette œuvre, voulant surtout en profiter pour lui-même, avant d'aller en Espagne prendre possession du siége de Saint-Jacques de Compostelle, voulut faire les Exercices avec d'autres retraitants, à la grande édification de la ville. Il aurait bien voulu que Doña Maria-Antonia l'accompagnât en Espagne pour le bien de son nouveau diocèse; mais Dieu en disposa autrement. »

Ces témoignages éclatants de confiance et de vénération frappèrent, comme il est naturel, l'esprit du peuple de Buenos Aires, et l'on vit croître la haute opinion que l'on avait déjà des mérites personnels de Maria-Antonia et aussi des effets produits par les Exercices. Pour elle, rien ne lui fit perdre sa modestie et son oubli d'elle-même. « Elle se conduisait partout aussi simplement qu'une servante et se regardait sincèrement comme la dernière des créatures. Les égards que l'on avait pour elle ne l'empêchèrent pas d'être toujours humble; les sommes considérables qui lui passèrent par les mains ne firent aucun tort à sa parfaite pauvreté : elle ne pensait qu'à procurer, par les retraites, la gloire de Dieu et le salut du prochain. »

Dieu bénit visiblement ses désirs et ses travaux; Ambrosio Funès déclare que, déjà en 1784, au moins 30000 personnes avaient fait la retraite dans la seule ville de Buenos Aires.

» Aussi, ajoute-t-il, tout le monde s'aperçoit que

les mœurs ont été sensiblement améliorées; que l'excessive vanité dans la toilette, avec tous les vices qui l'accompagnent, a beaucoup diminué; qu'on fréquente beaucoup moins les réjouissances publiques, au grand avantage de l'ordre et de l'économie dans les familles; et enfin que l'on a repris un peu partout l'usage de la prière et des sacrements.

» On dit maintenant que Doña Maria doit quitter Buenos Aires et aller à Montevideo, toujours pour cette même œuvre si belle des Retraites. »

Cependant la zélatrice aurait voulu imiter encore plus parfaitement les anciens Jésuites, par exemple faire donner des missions, ou encore des *sermons pathétiques* dans les rues, à la tombée de la nuit. Il paraît même qu'elle décida des prédicateurs à réaliser ce projet à Buenos Aires. C'est que le respect humain lui était totalement inconnu : elle se conduisait en toute occasion avec autant de courage que de simplicité, comme une vraie fille de saint Ignace de Loyola, en restant dans les limites de ce qui est possible à une femme. Elle avait Jésus dans le cœur, elle aurait voulu le faire connaître au monde entier et lui conquérir tous les hommes. Les maximes du saint Fondateur, les industries du zèle, imaginées par lui ou par ses enfants, lui étaient familières.

Par ses soins et grâce aux aumônes qu'elle recueillait, les fêtes des saints de la Compagnie étaient célébrées avec solennité, surtout celles du Fondateur, de saint François Xavier et de saint Stanislas Kostka.

« Comme les anciens Pères, missionnaires de sa patrie, elle faisait chanter une grand messe le 19 de chaque mois en l'honneur de saint Joseph. De même pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

» Son intention, en tout cela, était de suppléer,

autant que ses moyens le lui permettaient, à l'absence des Pères, et de ne laisser tomber, si possible, aucune de leurs œuvres entreprises pour le salut des âmes et la plus grande gloire de Dieu.

» Ainsi, reprend Ambrosio Funès, pendant que, dans le nord de l'Europe, la Providence divine inspire à une puissante souveraine de conserver merveilleusement le corps de la Compagnie à la face du monde entier, elle se sert ici d'une autre femme, mais pauvre et inconnue, pour empêcher l'esprit intérieur de cette même Compagnie de s'éteindre tout à fait dans ces régions de l'Amérique du Sud. Fasse le Ciel que nous puissions voir un jour de justice, avant le jugement final, qui nous rende à la fois le corps et l'âme de la Compagnie de Jésus, et permette à celle-ci de reprendre avec la vie, dans tout l'univers, ses travaux pour la gloire de Dieu... C'est l'objet de nos désirs ardents et le but des plus ferventes prières. »

L'exemple de cette femme-apôtre eut, parmi d'autres effets merveilleux, celui de ranimer le zèle des prêtres et des religieux. « Ils étaient en grand nombre, dit un auteur inconnu dans une note qui suit la lettre d'Ambrosio Funès, mais ils faisaient peu ou rien. On eût dit qu'ils ne savaient pas ou qu'ils ne pouvaient pas exercer leur saint ministère. Mais, à peine Maria-Antonia eut-elle demandé leur concours qu'ils commencèrent à faire des merveilles, en menant une vie plus exemplaire et en faisant aux âmes un grand bien. Un de ces prêtres, frère d'un Jésuite, actuellement exilé à Rome, fut appelé des premiers à travailler à l'œuvre des Retraites. Or, bientôt, il fit généreusement à saint François Xavier le vœu de se consacrer pendant dix ans à des missions parmi les peuplades les plus

abandonnées. Il travailla en effet fidèlement pendant toute cette période et, au bout de vingt ans, le jour même de la fête du saint apôtre des Indes, il rendit son âme à Dieu. Il l'avait annoncé quelques mois auparavant dans une lettre adressée à son frère, à Rome. »

Cette même note, écrite en 1786, cite deux témoins, un Franciscain et un Dominicain, qui venus de Buenos Aires à Rome en 1785, « confirmèrent publiquement tout ce que racontent les lettres précédentes (celle en particulier d'Ambrosio Funès) sur les œuvres merveilleuses accomplies par la miséricorde de Dieu au moyen de Doña Maria-Antonia de San José »; mais n'anticipons pas sur la suite des consolants succès de Maria-Antonia à Buenos Aires, et revenons au récit qu'elle en fait elle-même avec une humble simplicité et une touchante reconnaissance pour la bonté divine, dans les lettres qu'elle adresse aux anciens Pères du Paraguay, exilés en Italie.

Nous lisons dans une lettre qu'elle écrit de Buenos Aires, le 29 mars 1785 : « Les Exercices spirituels continuent à être grandement en honneur dans cette ville : ils sont donnés en toute saison et à toute classe de personnes. Plus on les connaît, plus on désire les suivre; ni le froid, ni l'excessive chaleur ne font diminuer l'affluence. Il nous est arrivé d'être obligés d'improviser une seconde chapelle, parce que la première était beaucoup trop étroite. Et même un grand nombre n'ont pu prendre part à la retraite qu'ils avaient choisie et ont été contraints d'attendre la suivante, quoique pourtant nous ayons en ce moment des locaux spacieux. A la retraite qui vient de se terminer, il n'y avait pas moins de 230 assistants.

» Or, les bons prêtres qui se sont rendus à mon appel pour en être les directeurs, assurent que les fruits en ont été admirables et paraissent devoir durer. On remarque une amélioration sensible des mœurs à la ville et à la campagne.

» Je vais maintenant vers le fleuve de la Plata, avec l'intention de travailler au service de notre si bon Maître dans la colonie du « Sacramento » et dans le voisinage, jusqu'à Montevideo. On y désire vivement ma présence, et plusieurs y ont grand besoin des Exercices spirituels. »

Une maladie assez grave arrêta la vaillante femme car elle écrit deux mois plus tard : « J'ai été très malade, mais je me trouve maintenant guérie, grâce à la bonté de mon miséricordieux Jésus, grâce à elle seule, car je n'ai pris aucun remède. Je vous remercie, vous et tous ceux qui ont prié pour moi. »

Maria-Antonia exprime ici une vive reconnaissance pour le Souverain Pontife Pie VI, qui, grâce aux démarches de ses correspondants, a bien voulu accorder une indulgence plénière à ceux qui font les Exercices spirituels, *à trois époques* déterminées de l'année. Elle sait bien que ce sera pour les fidèles un précieux encouragement.

Et elle ajoute, modeste et discrète : « C'est fort bien; mais je pense à ceux qui font leur retraite à d'autres époques : ils ne peuvent pas gagner cette indulgence; et nous avons des retraites en toute saison, sans presque aucune interruption. Il y a deux jours tout au plus entre une retraite et l'autre. Il nous arrive même d'en terminer une le matin et d'en ouvrir une autre le soir. Je désire bien que l'indulgence puisse être gagnée par tous les retraitants, tout

le long de l'année. Courage donc, mon cher Frère, et tâchez d'obtenir cette faveur pour tous et en tout temps. Ici, les évêques accordent largement tout ce qui est en leur pouvoir. Mais j'ai l'intention de visiter d'autres diocèses et je serais heureuse d'emporter avec moi le privilège de l'Indulgence plénière. Dès l'ouverture de la retraite, je prie le Père Directeur de publier les indulgences à gagner, afin que chaque retraitant puisse former son intention.

» Je crois vous avoir déjà dit que les Exercices se donnent selon votre méthode à vous, Jésuites, et cela, aussi exactement que possible. Seulement nous les faisons durer huit jours pleins, dix en comptant le jour de l'ouverture et celui de la communion générale.

» Vous ai-je parlé de notre belle chapelle à l'usage des retraitants ? Lorsque l'archevêque de Compostelle était ici, en qualité d'évêque, il y est venu plusieurs fois dire la messe. Une fois même, il y eut une grand messe pontificale, le Saint-Sacrement exposé, ce qui fut pour tous un grand sujet de consolation et d'édification. Ah ! que je voudrais qu'il vous fût possible d'obtenir du Saint-Siége la permission d'exposer ainsi le Saint-Sacrement pendant les retraites et aux principales fêtes de l'année, y compris, veuillez ne pas l'oublier, la fête de saint Ignace. »

Il paraît que les anciens Jésuites exilés en Italie, étonnés et ravis de ce qu'ils apprenaient sur l'œuvre entreprise par Maria-Antonia, lui avaient demandé à elle-même de plus amples détails. Elle ne peut rien leur refuser; mais elle proteste que certaines particularités lui causeraient une très pénible confusion, « car je ne suis, écrit-elle, qu'une vile et misérable créature. Pour d'autres, je ne puis en parler, parce que j'ignore comment elles sont arrivées. Dieu seul le sait, et, en

vérité, il est bien l'unique auteur, l'unique ouvrier de tout le bien qui s'est fait ou se fait encore. »

Le désir de satisfaire la très légitime curiosité de ses anciens directeurs l'amène pourtant à énumérer les principaux centres où elle a fait donner les Exercices et ses plus zélés collaborateurs jusqu'en 1785.

A Santiago del Estero, les deux Pères Joachim Nis et Diego del Toro, l'un et l'autre de l'Ordre de la Merci.

A Salta, ces deux mêmes religieux que leur vertu et leur science rendaient dignes d'être choisis pour ce ministère.

A Jujui et à Tucuman, le Dr Ignace Villafañe que Dieu rappela bientôt à lui; à Tucuman il fut aidé par le curé, Don Madrid.

A Saint-Ferdinand de Catamarca, deux Franciscains, le P. Grégoire Argamosa et le P. Dominique Cardi qui était gardien du couvent.

A Rioja, le curé Don Miguel Moralès et le supérieur du couvent de la Merci.

A Cordoba, le P. Nis pour la seconde fois. Il suivit aussi Maria-Antonia comme chapelain, dans ses longs voyages à travers le pays. Comme il y avait un travail extraordinaire à Cordoba, quelques prêtres d'un grand mérite allèrent au secours du P. Nis : le curé Don Funès (1), Don Dominique Ignace, Don Juan Alvarez, le Dr Pino et un Franciscain, frère du Jésuite Raymond Rospigliosi.

A Buenos Aires, le P. Diego del Toro, dont il a

(1) Serait-ce le même que cet Ambrosio Funès, que nous avons si souvent cité ?

été déjà parlé; après lui, le P. Prieur de Lima, le Dr Joseph Arellano, homme d'une vertu éminente, désigné par l'évêque lui-même, et enfin le P. Julian Perdriel, et le Dr Jean-Népomucène Sola, « qu'on dirait, écrit la Fondatrice, avoir hérité de l'esprit de la Compagnie de Jésus. Il donne les Exercices, suivant pas à pas votre méthode. L'humilité l'a empêché ces jours-ci de présider une retraite de prêtres. En conséquence, j'ai eu recours au Dr Ortega, curé de Saint-Nicolas; c'est un prêtre d'un âge avancé, très exemplaire et très méritant.

» Mes premières compagnes furent Doña Rosa Ferreira, Da Juana et Da Inès (Agnès). Quand vous étiez au Collège de Santiago, vous avez dû les connaître; elles vivaient alors chez elles dans la retraite, comme des religieuses, et portaient une robe semblable à la soutane des Jésuites. Nous étions toutes sœurs en Jésus-Christ, filles dévouées de la Compagnie, longtemps formées et dirigées par elle, unanimement désireuses de travailler à sa place pour la gloire de Dieu par le moyen des Exercices de saint Ignace. Lorsque je quittai Santiago pour parcourir le pays, les deux premières, Rosa et Juana, restèrent à la maison.

» Avant de poursuivre mon récit, je dois recommander à vos prières l'âme de ma pauvre Inès, morte subitement de frayeur à Santiago, pendant la terrible éruption du volcan qui eut lieu l'année dernière.

» Durant plusieurs années, deux filles de service m'ont accompagnée constamment dans mes voyages. L'une d'elles est encore avec moi, l'autre est morte à Cordoba, et je n'ai pas voulu la remplacer pour ne pas augmenter le nombre des personnes qui me suivent. Il en est cependant dont il ne m'a pas été possible

de me séparer, tant elles ont voulu s'attacher à moi, et tant elles me sont utiles. L'une d'elles est ma nièce Ramonda Ricis; une autre, parente un peu plus éloignée, dit qu'étant enfant elle se confessait au P. Bonaventure Peralta qui s'en souvient peut-être. Elles ont consacré leur virginité et tout leur dévouement au service de Dieu.

» Du reste, en dehors de ces collaboratrices habituelles, si j'ai eu besoin du secours de quelque autre, Dieu n'a jamais manqué de me l'envoyer, et celles-ci n'ont jamais voulu d'autre récompense de leurs services que la faveur d'assister à quelques instructions et le peu de bien que je pouvais leur faire.

» Je ne dois pas oublier notre compatriote, Doña Casilda Adanto que vous connaissez bien, ainsi que le P. Peralta. Cette vertueuse jeune fille a eu, dès le commencement, une vocation particulière de se joindre à mon œuvre, et elle a voulu absolument s'attacher à moi. Il faut que je vous le dise franchement, j'ai hésité beaucoup à la recevoir et même j'ai souvent prié Dieu de l'éloigner. Je n'avais pour cela qu'un seul motif, sa grande beauté qui la fait admirer de tous, et sa complexion délicate qui me faisait craindre qu'elle ne pût pas supporter avec moi tant de fatigues. Elle n'a jamais voulu me quitter et elle est entièrement étrangère au monde et à ses vanités, un vrai modèle de vertu; sa seule passion est d'avancer dans la perfection, devant Dieu. Elle n'est pas la seule d'ailleurs : toutes les compagnes que j'ai nommées, je le déclare à ma confusion qui sera, j'espère, à la gloire de Dieu, et d'autres encore qui se sont dévouées à la même œuvre, s'avancent d'un pas ferme dans la voie de la justice et de la piété. Je me reconnais indigne de vivre avec elles et même de les

servir comme elles me servent. Que Notre-Seigneur en soit à jamais béni ! »

En achevant de donner ces intéressants détails aux exilés d'Italie, Maria-Antonia s'excuse de ne pouvoir pas aussi aisément répondre à d'autres questions. Il lui faudrait, dit-elle, parler de choses qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne peut pas comprendre.

« Par exemple, j'ignore positivement de quelle manière Dieu m'a amenée à commencer l'œuvre des Exercices spirituels, et comment j'ai pu la continuer jusqu'à ce jour. Tout ce que je puis dire, c'est que je suis maintenant avancée en âge et que, si jamais j'ai été bonne à quelque chose, je m'affaiblis de jour en jour. Il me semble que chaque nuit va être ma dernière nuit. Avec cela, je me lève chaque matin, pleine d'ardeur et résolue, ce me semble, à aller jusqu'à l'extrémité du monde, partout où Dieu est encore inconnu, afin d'y faire connaître à tous son adorable nom. C'est la raison qui me fait tant désirer d'obtenir de nombreuses indulgences, non pas pour l'Amérique seule, mais pour toutes les contrées de l'univers.

» Grâce à Dieu, le succès de l'œuvre des Retraites a été grand et, au vu et au su de tous, n'a fait qu'augmenter. Les curés, les confesseurs et les autres prêtres sont unanimes à reconnaître qu'un grand bien en est résulté et qu'il y a eu de nombreuses et solides conversions. »

Maria-Antonia est amenée à répéter ici ce qui a été déjà dit, que la méthode de saint Ignace est exactement suivie, et que la Providence a pourvu d'une manière admirable aux nécessités des retraitants. « Tout cela, sans rentes fixes, sans aucune dette;

ceux-là seuls peuvent le croire qui l'ont vu de leurs yeux. C'est un miracle de la Providence.

» Mais je veux vous dire une chose plus étonnante encore, quoique je ne puisse l'écrire sans une extrême confusion en pensant à mon indignité. Je me tairais assurément si ce n'était pas pour la gloire de Dieu. Dans cette ville, des personnes de toute condition, de tout rang et de toute dignité, sont toujours prêtes à nous secourir, sans qu'il soit nécessaire même de leur dire un mot. Elles viennent au-devant de moi et s'offrent à se charger de toutes les dépenses; elles le font en effet très généreusement, en assurant qu'elles s'en croient heureuses et honorées. Comme c'est uniquement le désir de glorifier Dieu qui les pousse à m'ouvrir leur bourse, je n'hésite pas à y puiser pour le bien des âmes, pour le succès des retraites et le soulagement de ceux qui souffrent. Vous voyez donc, mon cher Frère, combien je suis obligée de remercier Dieu.

» Vous me dites que vous m'envoyez quelques objets de dévotion pour offrir à nos bienfaiteurs en reconnaissance de leurs générosités. Je vous en remercie très sincèrement, tout en vous priant de ne vous priver de rien pour moi : ces bienfaiteurs ne s'attendent pas à des dons de ce genre; ils savent que nous prions pour eux, et cela leur suffit. D'ailleurs, puisque vous habitez une terre étrangère, vous devez sans doute manquer de bien des choses ».

Doña Maria-Antonia raconte ici qu'on la presse de retourner à Santiago et à Salta, toujours pour organiser des retraites. A Salta cependant, une de ses anciennes compagnes en avait fait donner une; un essai semblable avait eu lieu à Tucuman par les soins

d'une cousine de notre héroïne, Doña Maria-Josefa de la Paz, veuve de Don Diego Araoz.

Et elle termine cette lettre par ses plaintes habituelles sur le « prolongement cruel de l'exil » des Jésuites : « Quand donc m'enverrez-vous un mot de consolation sur ce sujet ? Est-ce Dieu seul qui doit accomplir cette restauration si désirée ou quelqu'un doit-il y mettre la main ? Qu'il en soit comme Dieu voudra, pourvu que cet heureux événement arrive ! Or, je sais fort bien qu'il arrivera, bien que je ne sache pas comment ; et cette pensée me console (1). »

Telles étaient les pensées, les aspirations vraiment apostoliques dont la grande âme de Maria-Antonia étaient remplie. Aussi rien d'étonnant que la Béate fût l'objet de la vénération publique.

« Tout le monde, écrivait un gentilhomme de Cordoba, le 6 juillet 1786, tout le monde l'appelle *la Mère,* et en vérité on peut bien dire qu'elle est une mère et très bonne pour tous. Le peuple, j'entends le peuple simple de la campagne qui a vu et entendu toutes ces merveilles, ne pouvant concevoir qu'une femme en soit l'auteur, s'écrie dans sa surprise que ce doit être un Jésuite déguisé ; fable imaginée par l'ignorance, mais qui a fini par être crue de gens plus instruits. Il est certain, aux yeux de tous, que sa vie est très ressemblante à celle qu'on a vu mener aux missionnaires de la Compagnie ; c'est le même zèle ardent pour le salut des âmes, la même sollicitude pour porter les fidèles à fréquenter les sacrements et à suivre les Exercices des retraites. Tout cela, joint à une conduite exemplaire, à des manières

(1) 26 mai 1785, lettre écrite de Buenos Aires.

modestes et engageantes, nous fait vénérer Doña Maria-Antonia comme un de nos anciens Missionnaires. Son habit même nous les rappelle. Enfin, excepté les fonctions du sacerdoce, il n'est aucun moyen qu'elle ne sache mettre en œuvre pour pousser les âmes vers Dieu. »

Ce qui étonnait plus que tout le reste, c'était, comme dans saint Paul, le contraste frappant entre la faiblesse de l'instrument et la grandeur des œuvres. Maria-Antonia en effet n'avait dans sa personne aucune de ces qualités extérieures qui préparent les succès; elle n'avait ni fortune, ni santé, ni éloquence; son langage simple était à peine correct; rien, en un mot, n'apparaissait chez elle qui dût naturellement attirer l'attention, rien, excepté ses grandes vertus et le rayonnement éclatant de son zèle.

A partir de 1785, les lettres de Doña Maria-Antonia sont malheureusement plus rares. Le 7 mars 1787, le P. Gaspard Juarez se plaint de ce trop long silence; et l'historien s'en plaint comme lui.

Elle ne reprit la plume (à moins que ses lettres n'aient été égarées) que cinq ans plus tard, le 16 octobre 1790; et c'est pour remercier avec effusion le même P. Gaspard Juarez d'avoir obtenu pour elle du Souverain Pontife de précieux privilèges, entre autres celui de l'autel portatif pour le prêtre qui l'accompagnera dans ses voyages. Puis, suivant l'impulsion de sa surnaturelle vocation, elle revient encore à son œuvre des Retraites, et, cette fois, c'est avec un véritable transport :

« Quand je considère combien l'infinie bonté de mon Dieu mériterait d'être aimée, je trouve étroites, très étroites les dimensions de ce monde et de milliers

de mondes, s'ils existaient, pour les mettre tous à son service. Mais, c'est pour moi une entreprise irréalisable; je ne puis en faire que l'objet de mes désirs.

» Et maintenant, puisque j'ai achevé mon œuvre en Amérique, je pense à passer en Europe, et c'est un projet que j'exécuterai peut-être bientôt. »

Après avoir déclaré qu'elle entend bien ne rien entreprendre sans avoir consulté son confesseur, elle ajoute : « O mon Dieu ! que je voudrais vous voir aimé de toutes vos créatures, au moins autant que vous le méritez, et autant que le demande une juste compensation pour tant d'offenses ! »

Amenée à parler des contradictions qu'elle a rencontrées dans sa carrière, elle déclare ne s'en être point préoccupée. Elles n'ont servi qu'à rehausser sa mission; d'ailleurs, elles devaient nécessairement arriver, puisque Jésus-Christ les avait prédites, et elles l'ont par là-même rassurée et encouragée (1).

(1) Voir Otero, *Sor Maria*, p. 50 et suiv.

V.

Montevideo.

Un document signé de l'évêque de Buenos Aires atteste que, dès le mois de mai 1784, l'infatigable zélatrice de l'œuvre des Retraites pensait à traverser le Rio de la Plata et à évangéliser Montevideo. « Elle nous demande, dit l'évêque, à porter jusqu'à Montevideo et aux autres villes et villages de cette région, le précieux bienfait de son œuvre si recommandable. Pour ce qui regarde la juridiction ecclésiastique, nous lui accordons cette permission, en lui renouvelant, sans aucune restriction, les pouvoirs qui lui ont été accordés de vive voix ou par écrit, soit par notre prédécesseur, soit par nous-même. »

Munie de cette autorisation et aussi de celle du vice-roi, Maria-Antonia passe sur l'autre bord du grand *Rio de la Plata,* et s'en va entreprendre la réforme des mœurs, au moyen des Exercices, dans la colonie *del Sacramento* et dans la ville et le territoire de Montevideo.

Faute de documents précis, il est difficile de raconter en détail les exploits de l'apôtre des Retraites sur la rive gauche de la Plata, et même de fixer avec exactitude les dates de son départ et de son retour. Après avoir reçu ses passe-ports en 1784, elle dut peut-être attendre jusqu'en 1787 avant de pouvoir entreprendre le voyage; nous avons encore en effet une lettre écrite par elle de Buenos Aires en 1786, le

16 décembre. Il est probable d'autre part qu'elle était déjà de retour en 1792, puisqu'une de ses suppliques aux autorités de la capitale argentine porte cette date.

L'expédition à la colonie *del Sacramento* et à Montevideo paraît donc devoir trouver sa place entre 1787 et 1792 (1).

Dieu accorda à sa servante, sur ces bords où ne régnait pourtant pas un ordre parfait, une splendide moisson spirituelle.

Dès les premiers jours elle peut écrire : « L'affluence est grande, mais j'ai bien à gémir du manque de confesseurs et de directeurs. Cette pénurie est cause que je ne puis pas recevoir autant de personnes qu'il s'en présente et que je voudrais. Un grand nombre sont vivement peinées de se voir renvoyées à une autre retraite. Cette situation m'attriste chaque jour davantage, d'autant plus qu'on aurait pu, je crois, y porter remède : j'ai offert moi-même des indemnités de voyage et d'entretien. Peut-être Dieu permet-il cette épreuve, afin de manifester sa puissance qui, avec un petit nombre d'ouvriers, peut réaliser la conversion et la sanctification d'une multitude d'âmes. Cependant je me plais à espérer qu'il m'enverra un plus grand nombre de prêtres pour rendre plus facile et plus prompte l'œuvre qu'il a daigné commencer ici. »

Maria-Antonia, après avoir assez rapidement achevé son œuvre dans la colonie *del Sacramento,* se rendit à Montevideo où elle séjourna trois ans, au bout desquels elle regagna Buenos Aires. Elle y était rap-

---

(1) Le P. Pablo Hernandez, *op. cit.*, p. 299, parle d'une lettre écrite de l'Uruguay, le 16 juin 1791.

pelée, pourrait-on dire, à grands cris, pour y présider non seulement aux retraites ordinaires, mais surtout à la fondation et à la construction d'une maison d'Exercices. Elle ne dit pas adieu à Montevideo sans de vifs regrets.

« J'en suis partie, écrit-elle, avec peine, tant les habitants avaient pris goût aux Exercices spirituels. Il m'est arrivé d'avoir jusqu'à 500 retraitants à la fois, ce qui m'obligea à établir double chapelle et à trouver double nombre de prêtres, ou, en somme, à faire donner deux retraites en même temps. Quand je parlai de mon départ, ces braves gens me présentèrent un acte écrit de donation, pour bâtir une maison de retraites selon mes goûts et mes plans, en insistant tellement que leur sincérité et leurs bonnes dispositions étaient manifestes. Je leur promis donc que, une fois la maison de Buenos Aires terminée, je reviendrais à Montevideo pour leur donner la même satisfaction. Et ils m'attendent avec une entière confiance. Que Dieu Notre-Seigneur nous guide et qu'il comble leurs désirs ! »

VI.

Ordre adopté par Dª Maria-Antonia dans ses retraites.

On nous a conservé l'ordre suivi par Maria-Antonia dans ses retraites. Durant huit ou dix jours, toute communication avec le dehors était interdite et le silence absolu régnait au dedans. A la clôture des saints Exercices, les retraitants se rendaient sur deux longues files à la paroisse, où le Saint-Sacrement était exposé. On parcourait ainsi les rues de la ville en chantant les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières, et ce spectacle édifiant attirait successivement un grand nombre d'autres personnes à la retraite.

En tout cela Maria-Antonia ne se laissait jamais emporter par son zèle au-delà de ce que prescrit la modestie de son sexe. Jamais elle ne parlait en public, jamais elle ne s'ingérait dans la direction des consciences. Elle se contentait d'exhorter en particulier les âmes à la pénitence, au respect de la loi de Dieu. Elle encourageait les maîtres et les maîtresses à préserver l'innocence des petits enfants. Si on l'interrogeait, elle répondait modestement et en peu de mots. Ennemie de tout artifice, pleine d'une égale affabilité envers tout le monde, elle unissait à une extrême prudence la simplicité de la colombe.

A certains jours les retraitants se donnaient la discipline. Pendant la durée de la flagellation, le président, ou la présidente pour les retraites de femmes,

psalmodiait le *Miserere*, ajoutait trois fois le *Pater* et une *Saëta*, ou flèche, c'est-à-dire une sentence courte et émouvante que tous les assistants psalmodiaient à leur tour; comme celles-ci, par exemple : « Tu mourras une fois, une seule fois; si tu fais une mauvaise mort, quel sera ton sort ? » — « Jésus-Christ a tant souffert pour toi, ne veux-tu rien souffrir pour Lui ? »

Le jour de la clôture prenait le caractère joyeux d'une fête. Le P. Perdriel raconte que, plus d'une fois, des pénitents, dont les dispositions n'avaient pas été satisfaisantes au moment de leur première confession, se rendaient à la fin, sans la moindre réserve, aux sollicitations de la grâce, vaincus par l'émotion saintement communicative des dernières cérémonies, reflet des joies du ciel.

Ordre du jour, pour les mois d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre.

5 heures, lever.

5 h. 1/2, réunion à la chapelle; lecture des points jusqu'à 6 h.; sermon.

6 h. 1/2; sainte messe.

7 h., déjeuner.

7 h. 1/2, lecture doctrinale à la chapelle.

8 h., examen de conscience sur un commandement en particulier.

De 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, temps de recueillement dans les cellules.

De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2, second sermon dans la chapelle.

De 10 h. 1/2 à 11 h. 1/2, entretien doctrinal et points de méditation.

11 h. 3/4, dîner, lecture de Vies des saints.

2 h. 1/2, rosaire à la chapelle et lecture doctrinale.
3 h., examen de conscience, temps libre.
4 h., troisième sermon, temps libre; *maté* (1)
6 h., quatrième sermon.
7 h., pieux entretien, discipline.
8 h. 1/2, souper, lecture.

Après le souper, visite au Saint-Sacrement, récitation en chœur de cinq *Pater* et *Ave,* le premier, pour les bienfaiteurs de la maison de retraite; le second, pour ceux qui se trouvent en état de péché mortel; le 3e, pour les besoins de l'Eglise; le 4e, pour les agonisants; le 5e enfin pour les âmes du Purgatoire, c'est pourquoi on y ajoutera l'invocation : *Requiem æternam dona eis Domine et lux perpetua luceat eis.* Toutes ces prières se disaient à genoux et les bras en croix. Après cela, lecture de la *Visite au Saint-Sacrement,* lecture encore des points du sermon ou de la méditation du lendemain. Cinq minutes d'examen de conscience, acte de contrition et sortie en silence pour aller prendre son repos.

Ce règlement était un peu modifié pour les mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février et mars.

Il y avait aussi quelques légers changements pour les retraites de femmes.

Voici maintenant sur quels ouvrages Da Maria-Antonia avait arrêté son choix pour les lectures à faire à table :

Pour les hommes : saint Louis de Gonzague, saint Augustin, saint Guillaume d'Aquitaine; la conversion de saint Paul, d'après Ribadeneyra; saint François de Sales du même auteur.

(1) Infusion de maté, boisson rafraîchissante.

Pour les femmes : sainte Marguerite de Cortone, la vénérable Mère (Thérèse?) de Jésus.

Cette courte liste est suivie de la curieuse note suivante :

La Lectrice aura soin de faire une marque pour le repas suivant, non pas avec des croix à l'encre, ni des raies faites avec l'ongle, ce qui détériore les livres; mais en écrivant sur un papier à part qui puisse servir de signet. Mais qu'on ait bien soin de le plier en deux et de le placer de manière que l'encre fraîche ne tache pas le livre (1).

---

(1) Pièces principales d'une maison de retraite, d'après le plan de Maria-Antonia :

1. Vestibule. — 2. Habitation du chapelain. — 3. Son oratoire. — 4. Cuisine. — 5. Loge de la portière. — 6. Chapelle intérieure des retraitants. — 7. Cellules des retraitants. — 8. Première cour pour les retraitants. — 9. Vestibule du réfectoire. — 10. Réfectoire. — 11. Deuxième cour. — 12. Office, dépense. — 13. Pétrin. — 14. Cuisine. — 15. Cour des personnes de service. — 16. Bûcher. — 17. Porte d'entrée des provisions. — 18. Cellules des zélatrices de l'œuvre. — 19. Leur réfectoire. — 20. Office, dépense. — 21. Infirmerie des servantes. — 22. Infirmerie des zélatrices. — 23. Cellules de l'infirmerie. — 24. Cour des zélatrices. — 25. Cuisine. — 26. Escaliers. — 27. Corridors. — 28. Cellules réservées. — 29. Chœur des servantes. — 30. Chœur des zélatrices. — 31. Parloir. — 32. Eglise.

VII.

Faits miraculeux.

« Cette admirable fille, écrivait la Supérieure du couvent de Sainte-Catherine à Buenos Aires, en parlant de Maria-Antonia, a le cœur de chacun à sa disposition ; elle en fait ce qu'elle veut pour le bien des âmes. Je crois que ce don particulier de gagner les cœurs provient en quelque façon de l'habit de saint Ignace qu'elle porte toujours. Il n'est pas jusqu'aux ennemis des Jésuites qui n'estiment particulièrement ceux ou celles dans lesquels ils retrouvent quelque ressemblance avec eux et qui pratiquent ce qu'ils leur ont vu faire. »

D'autres contemporains ont, eux aussi, laissé par écrit le témoignage de leur admiration pour cette femme dévorée de zèle, et ils ont même pensé que Dieu avait encouragé son entreprise par des faits qui semblent bien tenir du miracle.

A notre avis, la plus étonnante des merveilles qu'ils racontent est le succès presque incroyable de ses travaux. Ils évaluent à près de 100 000 le nombre des personnes à qui elle procura dans l'espace d'un quart de siècle le bienfait d'une solide retraite fermée, et cela, au prix de sollicitudes, de démarches, de préoccupations, quoique sans trouble, dont cette notice peut donner à peine une idée : n'est-ce pas prodigieux ?

Or, pendant que la sainte femme se dépensait

ainsi sans compter, jamais elle ne douta de la Providence, tant elle croyait fermement à la divine promesse : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous viendra par surcroît ». C'était comme une continuelle multiplication des pains, qui suffisait abondamment, non seulement à l'entretien d'un si grand nombre de retraitants, mais au soulagement des prisonniers et des pauvres de la ville. On avait « du fruit à déjeuner, à midi trois bons plats, et après dîner de l'*herbe du Paraguay* et du sucre fin ». L'évêque qui venait parfois faire une exhortation, « goûtait de ces mets et les trouvait très bons ».

Maria-Antonia, sans s'étonner de cette intervention visible de Dieu dans ses affaires, disait simplement : « Je ne sais d'où vient cette abondance, même en des temps où les vivres manquent en ville. » Aussi nommait-on sa demeure *la maison de la Providence*.

Un jour, tandis qu'on donnait les Exercices à plus de cent femmes, le pot-au-feu suffisait à peine pour trente; la cuisinière était dans un grand embarras, lorsque Maria-Antonia vint, contre sa coutume, à la cuisine, fit elle-même les parts, remplit toutes les assiettes et trouva même en outre de quoi faire une ample distribution aux pauvres.

Une autre fois, le lard nécessaire aux apprêts du repas vint à manquer. La cuisinière en avertit la servante de Dieu, qui se contenta de répondre : « Allez réclamer ce dont vous avez besoin à *notre abbesse* », — c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Dame des Sept-Douleurs, — et à l'instant un étranger frappa à la porte, apportant une provision de lard et *du suif pour faire des chandelles*.

Le lecteur se souvient que, deux ou trois fois, Maria-Antonia fut guérie par « l'attouchement d'une

main invisible », ainsi qu'elle s'exprime elle-même, et par la protection du Sacré Cœur.

Le P. Julian Perdriel, dominicain, dans l'oraison funèbre de la femme-apôtre, raconte encore le trait suivant. Un retraitant, plongé sans discrétion dans la méditation des vérités éternelles, perd tout-à-coup la raison pendant la nuit, et s'emparant de je ne sais quel fer meurtrier, poignarde trois autres retraitants qui dormaient près de lui. Aux cris de terreur, dans le tumulte des quatre cents hommes environ qui suivaient la retraite et qui, se trouvant sans défense contre les attaques du forcené, n'avaient eu d'autre ressource que de fuir bruyamment et de se barricader, quatre gardiens de l'ordre accourent et commencent à déclarer qu'ils sont dans la nécessité de faire feu. « Ne tirez pas, ne le tuez pas », s'écrie Maria-Antonia accourue promptement. Sa seule vue, et sans doute aussi la force de sa prière, calme aussitôt le fou furieux qui, recouvrant sa raison, confus et humilié, vient remettre entre ses mains le fer ensanglanté.

Le P. Otero raconte un autre trait qui prouve bien que Dieu veillait sur sa fidèle servante, ou tout au moins que celle-ci était douée d'une force d'âme bien extraordinaire. Durant un de ses voyages, elle et ceux qui l'accompagnaient virent soudain venir vers eux un tigre. Maria-Antonia, calme et confiante, rassure tout son monde et montre du geste la bête féroce qui s'enfuit dans une autre direction.

On croit que Dieu la favorisa parfois de connaissances surnaturelles.

Elle avait une amie, Dª Gabrielle de Alcorta, riche et belle, avantageusement mariée et très connue

dans Santiago del Estero, sa patrie. Elle mourut en 1797, pendant que Maria-Antonia était à Buenos Aires, où les nouvelles ne pouvaient parvenir à cette époque avant un mois. Or, longtemps avant ce délai, elle écrivit à Santiago même une lettre où elle déplorait la mort de son amie Gabrielle, en ajoutant qu'elle avait été enterrée vivante. « Vous vous en assurerez en faisant ouvrir son tombeau : on la trouvera changée de position et les doigts de la main droite dans la bouche. » Ses parents et son mari désolé eurent l'amère douleur de constater qu'il en était ainsi (1).

Un jour, encore à Buenos Aires, Maria-Antonia entra à l'improviste dans une maison où une jeune fille au désespoir était sur le point de se donner la mort en prenant du poison; ramenée à de meilleurs sentiments par quelques mots enflammés, et dans la suite par une sérieuse retraite, la jeune fille voua une vive reconnaissance à son admirable bienfaitrice.

---

(1) Fray Pacifico Otero, *Sor Maria*, p. 96.

VIII.

Sainte mort.

La sainte vie de Maria-Antonia de San José fut couronnée par une sainte mort, le 7 mars 1799. Avertie sans doute, au moins par un pressentiment naturel, elle avait rédigé un testament très édifiant dont on lira plus loin des extraits : c'était la veille même de sa mort. « Je me trouve malade et alitée, dit-elle, mais en pleine possession de mon jugement, de ma mémoire et de mon intelligence. » C'est tout ce que nous savons de sa maladie ; elle lui permit de recevoir, dans les conditions les plus consolantes, les derniers secours de l'Église, l'expression de la reconnaissance de ses ministres et l'assurance que l'œuvre des Retraites serait continuée.

Maria-Antonia s'endormit pieusement dans le Seigneur, à 3 heures de l'après-midi, âgée de 69 ans.

La ville de Buenos Aires, édifiée par ses héroïques vertus, renouvelée par son zèle apostolique, prodigua à la femme-apôtre les marques de sa reconnaissance et de son admiration, et lui fit des funérailles solennelles.

La sainte dépouille, déposée dans le tronc creusé d'un grand arbre, fut placée à l'entrée de l'église de Notre-Dame de la Piedad.

Quelques mois plus tard, le 12 juillet, le P. Julian Perdriel prononça son oraison funèbre. Il lui appliqua ces paroles que l'Écriture-Sainte dit de Judith : « Elle jouissait d'une renommée universelle, parce qu'elle avait la crainte du Seigneur », et il montra, avec des accents oratoires dignes d'un panégyrique de saint,

que cette crainte filiale de Dieu, transformée en amour, avait fait entreprendre à Maria-Antonia des travaux prodigieux pour sa propre sanctification et pour le salut du prochain.

En 1867, la vieille église de la Piedad, où, dit-on, Maria-Antonia avait reçu des lumières surnaturelles au sujet de sa grande entreprise et où reposaient ses ossements vénérables, fut démolie. Après de longues recherches, on découvrit le tronc d'arbre qui renfermait les restes précieux. Ce fut, dit le P. Otero, grâce à un morceau de *gnandubay* (bois d'Amérique) qu'on avait placé sur le cercueil comme signe distinctif. Le rosaire et la croix de bois que Maria-Antonia portait toujours dans ses courses apostoliques étaient conservés.

Par ordre de l'évêque, Mgr Escalada, les restes de Maria-Antonia furent placés dans un tombeau, élevé sous la nef latérale de gauche de la nouvelle église. Une plaque de marbre porte cette inscription :

Le souvenir du Juste
est impérissable.
Les restes de la pieuse Mère
Doña Maria de Saint-Joseph
de la Paz,
fondatrice de la
Sainte Maison de retraite
dans cette Capitale, à Montevideo et ailleurs,
reposent ici.
Elle naquit à Santiago del Estero,
l'an 1730,
et mourut à Buenos Aires
le 7 mars 1799.
La Communauté de ses Filles
lui dédie ce souvenir.
Qu'elle repose en paix !

Il faut lire maintenant au moins les passages principaux du testament dicté par la femme forte, disciple fidèle de saint Ignace et propagatrice de ses *Exercices spirituels*.

J. H. S.

« Au nom de Dieu tout-puissant. *Amen*.

» Que tous ceux qui verront la teneur de mon testament et de mes dernières volontés, sachent que moi, Maria-Antonia de San José, religieuse professe de Santiago de l'Estero, au diocèse de Cordoba du Tucuman, me trouvant malade au lit, saine de jugement, de mémoire et d'intelligence, croyant et confessant, comme fermement je crois et confesse ma foi à l'ineffable mystère de la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes réellement distinctes et un seul vrai Dieu, et à tous les autres mystères, sacrements et dogmes que reconnaît, croit et confesse notre sainte Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en la vraie foi et créance de laquelle j'ai vécu, vis et proteste de vivre et mourir comme catholique chrétienne fidèle, — invoquant pour principaux intercesseurs la sérénissime Reine des anges, Marie très sainte, son très saint époux, mon seigneur saint Joseph, mon saint ange gardien, mon saint patron le grand patriarche Ignace, le bienheureux saint François-Xavier, saint François de Borgia, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas, saint Gaëtan, afin qu'ils obtiennent de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, par les mérites de sa très précieuse vie, passion et mort, qu'il me pardonne toutes mes fautes et conduise miséricordieusement ma pauvre petite âme à la bienheureuse éternité pour laquelle nous avons tous été créés; —

ayant devant les yeux la mort aussi inévitable qu'incertaine quant à son heure ; — après mûre réflexion, en décharge de ma conscience et pour éviter toute confusion qui pourrait se produire après mon décès, ordonne ainsi mon testament et volonté dernière :

» Avant tout je recommande mon âme à Dieu qui l'a créée de rien et l'a rachetée de son précieux sang, et remets mon corps à la terre d'où il fut formé, lequel, enveloppé du vêtement de religieuse professe que je porte en public, doit être enterré dans la terre sainte de l'église paroissiale de Notre-Dame de la *Piedad* de cette ville, avec le cérémonial réservé aux pauvres et sans appareil. Je prie et conjure instamment Messieurs les curés d'exercer cette œuvre de charité envers le corps d'une indigne pécheresse, en considération de ma pauvreté notoire. En conséquence, je demande que, de cette maison de retraites où je suis malade et où il est à croire que je mourrai, on fasse porter mes restes, à une heure silencieuse, par quatre des ouvriers qui travaillent actuellement dans la dite maison... »

Elle recommande ensuite à la bonté de Dieu et à la charité de ses serviteurs la maison de retraites qu'elle a fondée à Buenos Aires, suppliant qu'on n'y change rien ; elle accorde la liberté à quelques esclaves qui travaillaient dans la maison ; elle prend quelques autres dispositions en faveur des pieuses filles qui l'ont aidée dans son œuvre et parmi lesquelles elle se choisit une remplaçante ; elle termine en déclarant qu'elle ne croit rien posséder mais que, si quelque bien lui appartient, elle en dispose en faveur des âmes du Purgatoire ou pour achever de payer certaines dettes. Ce testament, est, comme du reste toute la vie de D^{a} Maria-Antonia

de San José, un monument de foi et de prudence chrétiennes.

La maison de retraites, fondée par la servante de Dieu et où elle mourut, a été rebâtie en 1899, à l'occasion du premier centenaire de sa bienheureuse mort. Sur le même emplacement, s'élèvent maintenant une église, une école et la maison de retraites comprenant deux parties : l'une réservée aux retraitants, l'autre occupée par la *Communauté*.

Jusqu'en 1878, les imitatrices et remplaçantes de Maria-Antonia ne formaient pas une communauté régulière. A cette époque l'archevêque leur donna un règlement provisoire, et en 1893 des constitutions définitives, imitées, autant que possible, de celles de la Compagnie de Jésus, et elles prirent le nom de « Filles du Divin Rédempteur ».

Une statue de Maria-Antonia de San José doit occuper (occupe déjà peut-être) la place d'honneur au centre de sa maison de Buenos Aires reconstruite. Sa tête vénérable sera-t-elle un jour entourée de l'auréole des bienheureux ? Sans vouloir prévenir le jugement de l'Église, il semble permis de l'espérer quand on songe à ses admirables vertus et aux exploits de son zèle. On assure que des démarches sont faites en vue d'obtenir pour elle l'honneur d'être placée sur les autels. Souhaitons, en attendant, que, parmi les enfants de Dieu, un très grand nombre imitent son amour des Exercices de saint Ignace et son zèle à les faire connaître et pratiquer. Alors se réaliserait le beau rêve de cette femme apostolique : ce monde serait habité par des créatures qui, en toute vérité, feraient honneur à Dieu et Lui procureraient la plus grande gloire.

TABLE

		PAGES.
PRÉFACE	. . . . .	1
Documents et ouvrages consultés	. . . .	3
I.	Naissance. Premières années. . . .	7
II.	L'Apôtre des retraites	11
III.	Premières correspondances avec les Jésuites exilés	20
IV.	A Buenos Aires	27
V.	A Montevideo	67
VI.	Ordre et règlement des retraites . . .	70
VII.	Faits miraculeux	74
VIII.	Sainte mort. — Premier centenaire . .	78

Cum Superiorum permissu.

Imprimatur : Tornaci 22ª Martii 1909,

V. CANTINEAU,

CAN. CENS. LIB.

Enghien. – Imp. A. Spinet

Collection de la Bibliothèque des Exercices (CBE)

But et Nature. — De nos jours où tant de *Collections* pour la vulgarisation des sciences religieuses se font bien accueillir du public, il nous a paru que les *Exercices de saint Ignace* méritaient d'avoir la leur. Les *Exercices* pris en eux-mêmes, ou dans leurs sources, ou dans leur histoire, offrent de nombreux sujets d'étude. Ils supposent aussi la connaissance de plusieurs documents inédits. Ces documents et ces études prendront place dans la *Collection de la Bibliothèque des Exercices*.

Mais les *Exercices*, adaptés aux besoins d'âmes diverses, ont suscité l'œuvre souverainement utile des *Retraites*. Tout ce qui intéresse les *Retraites*, leur recrutement, leur fonctionnement, leurs résultats, appartient également à la *CBE*. Ce nous est même un devoir de joindre aux questions théoriques et historiques, des études et des pièces d'un caractère tout pratique.

Peu à peu nos opuscules formeront un vaste commentaire des *Exercices*, prépareront les matériaux pour écrire leur histoire, et serviront de bibliothèque manuelle aux directeurs de Retraites.

Conditions et Abonnement. — Les fascicules paraissent tous les deux mois, mais non à jour fixe, et forment une série annuelle d'au moins 320 pages : ce qui, pour deux ans, représente un volume in-8° d'environ 700 pages, avec sa table méthodique.

Le prix de la série annuelle est de 3 fr. 25 pour la Belgique, et de 4 fr. pour l'Union postale.

On s'abonne directement ou par intermédiaire, au bureau de la rédaction, 3, rue des Augustins, ENGHIEN (Belgique). Si l'on s'abonne par correspondance, le mode le plus simple consiste à nous envoyer un *Bon de poste* pour la Belgique, un *Mandat international* pour les autres pays.

Vente au numéro. — Les fascicules demandés séparément se vendent au prix marqué. Il est fait une réduction suivant le nombre d'exemplaires d'un même n°, demandés ensemble. Les n°s *épuisés* ne sont plus vendus qu'avec la série complète.

H. Watrigant, P. Debuchy.

LIRE AU VERSO DU TITRE

CBE. 1re série (1906)

1. **S. S. Pie X et les Œuvres de retraites.** P. Debuchy. 20 pp. 0,40 c.
2. **La Maison de retraites de Vannes au XVIIe siècle.** H. Chaurand. 52 pp. 1 fr.
3. **De la formation d'une élite pour les Œuvres et pour les Paroisses dans le cénacle de la Retraite.** H. Watrigant. 50 pp. *Epuisé.*
4. **Les confréries du T. S. Sacrement et les retraites fermées d'hommes en Belgique.** R. P. Dieudonné, O. C. 44 pp. 0,80 c.
5. **De la direction des retraites collectives** (à Bologne, fin du XVIIe siècle). C. Ettori, S. J. 111 pp. *Epuisé.*
6. **Introduction à l'étude des Exercices spirituels de saint Ignace.** P. Debuchy. 72 pp. 1 fr. 40 c.

2e série (1907)

7. **Les règles du pur Catholicisme selon saint Ignace de Loyola.** M. Meschler, S. J. 38 pp. 0,75 c.
8. **Peut-on employer les projections lumineuses dans les retraites?** G. Le Bail. 38 pp. 0,75 c.
9. **La Méditation fondamentale avant saint Ignace.** (Essai historique et critique.) H. Watrigant. 140 pp. 2 fr. 50 c.
10. **Saint Alphonse de Liguori et les retraites fermées.** R. P. Walter, C. SS. R. 51 pp. 1 fr.
11. **La Retraite de Vennes.** V. Huby. (1678.) 50 pp. 1 fr.
12. **Bibliographie des récentes publications sur les retraites.** H. Watrigant. 43 pp. 0,80 c.

3e série (1908)

13-14. **La Vén. Catherine de Francheville, initiatrice des Retraites de femmes,** d'après le P. Pierre Champion, S. J. P. Debuchy. 152 pp. 2 fr. 50 c.

15. **Breve directorium ad danda utiliter Exercitia spiritualia,** d'après un manuscrit ancien inédit. 24 pp. 0,50 c.
16. **Retraites de sourds-muets.** H. Jeanvoine. 30 pp. 0,60 c.
17. **Ponterotto, maison de retraites pour les hommes à Rome** Mgr R. Schüller. 55 pp. 1 fr.
18. **Les corrections manuscrites des Exercices de saint Ignace** A. Boone, S. J. 30 pp. 0,60 c.

4e série (1909)

19. **Les Exercices spirituels et la Civilisation moderne.** L. Taparelli d'Azeglio, S. J. 51 pp. 1 fr.

20. **Mgr d'Hulst et les Exercices de saint Ignace.** M.-F. Gibert. 42 pp. 0,80 c.

21. **Une zélatrice des retraites, Maria-Antonia de San José de la Paz.** J.-B. Couderc. 83 pp. 1 fr. 60 c.

22. **Directoire des retraites de départ.** Abbé Farsy. (Paraîtra en juillet.)

COLLECTION DES RETRAITES SPIRITUELLES

Sous le titre de *Collection des Retraites spirituelles,* la ibrairie P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette, Paris, entre- prend de former, sous la direction du P. H. Watrigant, une collection de livres utiles à la pratique de la retraite, soit en particulier, soit en commun.

Tandis que les fascicules périodiques de la « Bibliothèque les Exercices » sont réservés aux études et aux documents le moindre longueur, la collection nouvelle renferme des ouvrages de plus grande étendue, rééditions de livres rares ou compositions récentes.

Quiconque est appelé à diriger des retraites trouvera dans ette collection un choix d'ouvrages à mettre aux mains des etraitants, ou susceptibles de l'aider en son travail d'organi- ation comme de prédication.

Nous publierons prochainement un catalogue d'ouvrages aisant partie de cette collection.

BAINVEL (R. P.). — Les contresens bibliques des prédicateurs, 1 vol. in-12 . . . . . 2 »

— La Foi et l'Acte de Foi, 1 vol. in-12 . . . . . 2.50

BÉRINGER (R. P.). — Les indulgences, leur nature, leur usage, 2 vol. in-8 écu. . . . . 10 »

— *Le même ouvrage :* Manuel des Indulgences, édition abrégée, par le R. P. Hilgers. Fort vol. in-18 3 50

BRANDI (R. P.). — La Question biblique et l'Encyclique « Providentissimus Deus ». *Traduit de l'italien* par M. l'abbé **Ph. Mazoyer**, du clergé de Paris. *Ouvrage approuvé par le maître du sacré palais,* publié d'après les désirs de S. S. Léon XIII. Beau vol. in-12 *suivi de quelques-unes des nombreuses lettres d'adhésion adressées au Saint-Père par les évêques et les universités catholiques* . . . 2.50

— Rome et Cantorbéry. Commentaire de la Bulle « Apostolicæ Curæ » déclarant nulles les ordinations anglicanes. Examen de la réponse des archevêques anglicans. *Seule édition française autorisée, enrichie de nombreux documents inédits.* In-8 carré . . . . . 5 »

Cet ouvrage fait autorité sur la question.

BRÜCKER (R. P.). — L'Eglise et la Critique biblique. Questions d'Écriture sainte. Ancien Testament. In-8 carré . . . . . 4 »

BUCCERONI (R P.). — Exercices spirituels de saint Ignace, pour la retraite de huit jours. Fort volume in-12 . . . . . 3.50

BUSSY (R. P. Joseph de). — La Passion de N.-S. J.-C. et la Compassion de la Très Sainte Vierge, in-8 carré . . . . . 6 »

COLERIDGE (R. P. H.-J.). — Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou la Vie de notre vie, 19 vol. in-8 écu . . . . . 65 »

CORNELY (R. P.). — Manuel d'Introduction historique et critique à toutes les Saintes Ecritures. *Traduit du latin,* avec le concours personnel de l'auteur. 2 vol. in-8 écu . 9 »

GALWEY (R. P.). — Les Heures de garde de la Passion. Publié par le P. A. Rosette, S. J. Deux volumes in-8 écu . . . . . 9 »

JUBARU (R. P.). — M. Loisy et la critique des Evangiles. In-12. écu . . . . . 0.60; *franco,* 0.70

MERCIER (R. P.). — Saint Joseph, Epoux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Eglise, d'après l'Ecriture et la Tradition. Considérations théologiques, morales et historiques. Beau volume in-12 . 3.50

MESCHLER (R. P.). — Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 3 vol. in-12 . 12 »

— L'Année ecclésiastique. Méditations sur les Fêtes de l'Eglise. 2 forts vol. in-12 . . . . 8 »

— Vie de saint Louis de Gonzague, 1 vol. in-8 écu . . . . . 3 »

— Le Don de la Pentecôte, 2 vol. in-12, brochés. . . . . 6 »

— Neuvaine a Notre-Dame de Lourdes. 1 vol. in-12 . . . . 2 »

PESCH (R. P. Tillmann). — Kant et la science moderne, 1 vol. in-12 3.50

— Kantisme (le) et ses erreurs, 1 vol. in-12 . . . . . 3.50

— Philosophie chrétienne de la vie, 2 vol. in-8 écu . . . 8 »

ROURE (R. P.). — Hippolyte Taine. In-12 . . . . . 2 »

WILMERS (R. P.). — Histoire de la Religion prouvant la Révélation divine et sa conservation par l'Eglise. *Traduit de l'allemand.* 2 vol. in-8 carré 13.50

COLLEGE LIBRARY California